

LE PROLETARIAT COMME DESTRUCTEUR DU TRAVAIL

NEGATION

N°1

RESTER FIDÈLE à THOREZ:

UN SEUL DEVOIR: PRODUIRE

A DIT

Maurice THOREZ
aux mineurs



Produire, c'est aujourd'hui la forme la plus élevée du devoir de classe, du devoir de Français.

Produire, c'est faire échec aux plans de la réaction, c'est préserver et renforcer l'alliance de la classe ouvrière avec les classes moyennes et avec les paysans.

Produire, c'est assurer le salut du pays, c'est permettre la reconstruction, économique, la renaissance morale et culturelle de la France.

MAURICE THOREZ 22 juillet 1945

Les Démagogues flattent le Peuple !

Les Communistes l'appellent à l'effort !

**En avant pour une République
fondée sur la Responsabilité Gouvernementale
devant les Elus de la Nation
POUR UNE FRANCE FORTE, LIBRE ET HEUREUSE.**

. C'est sur ça et contre ça

que naît le mouvement révolutionnaire.

- SOMMAIRE -

LE PROLETARIAT COMME DESTRUCTEUR DU TRAVAIL

- QUI NOUS SOMMES...

-Notes explicatives pour la compréhension des concepts.

- I ère PARTIE-

- VERS LES SOMMETS DE LA PREHISTOIRE.

I Le capitalisme comme mode de production spécifique

II Domination formelle du Capital sur le travail

III Les représentations sociales du Capital et du travail

IV Le prolétariat comme classe de la conscience et l'Idéologie

V La transition

+ - II ème PARTIE -

VERS LA FIN DE LA PREHISTOIRE HUMAINE... OU VERS LA FIN DE L'HUMANITE

I Le procès de production spécifiquement capitaliste

II La Communauté matérielle du Capital

III La critique du Travail et le Mouvement du Produit (ou mouvement
extra-travail)

IV Naissance du Mouvement Communiste

V Les vieux Racketts Politiques

VI Les nouveaux Racketts Politiques

- QUELQUES CONCLUSIONS

xxxxxxxx

• Présentation par nécessité du texte qui suit.

- NAISSANCE DU MOUVEMENT RADICAL

-I Quelques douceurs violentes annonçant l'accouchement...

-II Quelques remarques sur Mai 68 dans une petite ville de province
(Valence en l'occurrence)

-III La gare de Valence un peu détournée, l'Eté dernier. (1969)

QUI NOUS SOMMES.....

Quelques individus issus du groupe "Archinoir" qui publiait la revue du même nom et qui est mort insensiblement et sans trop de douleur entre les mois de mai et septembre 1971; traduisant ainsi, à la fois la nécessité du dépassement d'"Archinoir" et l'évolution des luttes de classes et surtout la nécessité de leur compréhension ainsi que de l'évolution du système dans lequel elles se déroulent.

Fondé dans le dépassement d'un être social et idéologique bien défini: artistes - anarchistes - puis lien de rencontres- survie avec d'autres types sociaux: "prolétaire intellectualisé", "Archinoir", lui-même, a été un des modestes reflets du mouvement social et théorique. La "compréhension sensible" tendant à se "prolétarianiser" et le "prolétariat tendant à se prolétarianiser", à comprendre le sens de son existence et un reflet de l'amorce de jonction (difficile) entre les deux.

"Négation" naît par l'essai de compréhension des tâches historiques de transformation du monde par un prolétariat qui s'universalise en englobant la grande majorité des hommes soumis au capital, donc prolétariés.

Parler de cette révolution, c'est bien parler de nous en tant qu'éléments de ce prolétariat et donc de cette révolution. Nous ne sommes pas en dehors où à la limite du projet révolutionnaire en tant que projet de classe, mais dans ce projet socialement et pratiquement. Il n'y a plus de "théoriciens" rênégats de leur classe ou "déclassés", (du fait même de l'apparition des intellectuels en tant que couche sociale et couche se prolétarianisant), se mettant au service du prolétariat et de sa pratique. Mais il peut y avoir encore des "théoriciens" mystifiant, à partir de leur existence et pratique sociale, leur classe universalisée et ses luttes dans lesquelles ils commencent à entrer. (Ceci en rapport avec le niveau de développement de ces luttes). Nous reviendrons souvent là-dessus en le développant tant dans ce numéro que dans le travail que nous voulons accomplir dans les numéros ultérieurs.

Ce Numéro se présente comme une longue introduction et présentation du travail que nous voulons faire par la suite. Cela nous semblait indispensable avant de traiter et de développer des points particuliers. Nous pensons paraître assez régulièrement sous forme de brochures traitant plusieurs sujets ou consacrées à un seul qui peut nous sembler important. De plus, il est possible que paraissent des brochures ponctuelles sur un événement si celui-ci nous semble en valoir la peine. C'est ainsi que nous nous sommes déjà exprimés plus ou moins anonymement. Enfin nous n'avons pas une telle cohérence de pensées, ni de telles possibilités de temps et de discussion pour que tous nos textes soient faits collectivement. Si un texte est fait par un copain, il le signera d'un pseudonyme.

- LE PROLETARIAT COMME DESTRUCTEUR DU TRAVAIL -

En préalable, nous pensons utile de donner les définitions de certains termes que nous employons dans ce texte car ils sont largement inusités dans les analyses économiques habituelles - bien que de moins en moins, heureusement - Ils sont tirés des oeuvres économiques de Marx les moins connues parce que les plus escamotées, censurées, ou même calomniées par les divers marxismes officiels ou universitaires, ce sont principalement: les "Grundrisse" ou "Fondements de la Critique..." ou encore "Principes de la Critique..." (1857), et le "6ème Chapitre du Capital" ("Chapitre inédit du Capital" dans la collection IO-18) rédigé par Marx dans les années 1863-66.

PROCÈS (ou processus) DE TRAVAIL

Procès (ou processus) de production de valeurs d'usage:

PROCES DE VALORISATION

Procès de production de plus-value et donc de valeurs d'échange. Les deux procès étant inséparables dans le processus de production capitaliste. Marx, dans le 6ème chapitre... donne cette définition générale: " Le processus de production est unité immédiate du processus de travail et du processus de valorisation, tout comme son résultat immédiat- la marchandise- est unité immédiate de la valeur d'usage et de la valeur d'échange. Cependant, le processus de travail n'est que le moyen du processus de valorisation, celui-ci comme tel, étant essentiellement production de plus-value, c'est-à-dire objectivation de travail non-payé. C'est ce qui caractérise de manière spécifique le processus de production capitaliste, dans son ensemble." (p. 145, collection IO-18.)

DOMINATION FORMELLE DU CAPITAL SUR LE TRAVAIL & (ou Soumission formelle du travail)...

Première phase historique où le processus de valorisation ne domine pas encore réellement et totalement le processus de travail et où le mode de production capitaliste n'est pas encore implanté à l'échelle universelle sous quelque forme que ce soit, et laisse subsister des secteurs de production pré-capitalistes (artisanal, agricole: servage ou même esclavagisme)

DOMINATION REELLE DU CAPITAL...(ou Soumission réelle du travail...)

Deuxième phase historique où cette domination est effective et réelle sous diverses formes (industrielle mais aussi agricole)

COMMUNAUTE MATERIELLE DU CAPITAL

Etat de la société soumise réellement et totalement au capital, et où les produits de cette domination apparaissent visiblement en envahissant toute la société sous leurs diverses matérialisations: marchandises, argent, processus de production lui-même, rapports des hommes, etc...

COMMUNAUTE HUMAINE

Etat de la société ayant rompu avec le capital par sa destruction; autrement appelée généralement, société communiste.

Tous ces termes sont d'ailleurs définis dans le contenu et le mouvement même du texte.

Enfin la société capitaliste dont nous parlons est, à chaque phase historiques celle des pays les plus avancés, donc les plus industrialisés, sauf explicitation d'une situation historique précise: la Russie de 17.

PREMIERE PARTIE : VERS LES SOMMETS DE LA PREHISTOIRE HUMAINE

I- LE CAPITALISME COMME MODE DE PRODUCTION SPECIFIQUE

1)- Pour que le mode de production capitaliste apparaisse, il faut que l'échange de marchandises soit suffisamment développé et, donc, que les modes de production marchande antérieurs deviennent une entrave à ce développement et doivent céder leur place à un mode supérieur: la production capitaliste

2)- Tout procès de production réglé par la valeur d'échange implique une division de travail (les biens de consommation devant avoir des valeurs d'usage différentes pour être marchandises échangées selon leur valeur d'échange.)

Tout procès de production réglé par la valeur implique (pour la compréhension) sa décomposition en procès de travail (producteur de valeur d'usage) et procès de valorisation (producteur de valeur d'échange)

Cependant le procès de production capitaliste tend à généraliser et amplifier la division de travail par le regroupement des producteurs en unités productives toujours plus importantes, et il tend à faire dominer de façon croissante et rapide le procès de travail par le procès de valorisation.

Pour oeuvrer à cette domination, le capitalisme introduit dans sa sphère productive les deux facteurs essentiels de l'échange: marchandise et monnaie qui n'affectaient que la sphère de circulation dans la production marchande antérieure. La force de travail est une marchandise qui circule comme tout autre sur un marché spécifique -le marché du travail- où elle s'échange contre un salaire lui permettant de se reconstituer. C'est cette marchandise qui, s'exerçant dans la procès de production crée la valeur en produisant la plus-value correspondant au sur-travail.

Le temps de travail se trouve ainsi être posé par le capitalisme comme seule mesure de la richesse sociale.

3)- Des deux caractéristiques principales de mode de production capitaliste ainsi définies: division du travail accru et temps comme seule mesure de la richesse sociale, il résulte que le fondement du travail salarié est le travail individuel - (plus exactement, l'homme y a une "socialité" individuelle, alors que dans un mode de production communiste, il a une individualité sociale, comme nous le verrons dans la 2ème partie) - regroupé en unités productives, les usines: le prolétariat assumant sa fonction pour le capital n'est que la somme d'individualités abstraites (marchandises) dont le capital détermine, à la fois, le nombre et le temps pendant lequel il les emploiera.

4)- Pour qu'une marchandise telle que la force de travail existe, il faut une dépossession totale du producteur n'ayant ni moyens de subsistance (réserves sociales) ni moyens de production.

La condition prolétarienne se caractérise par 3 aspects successifs:

a)- Le prolétaire apparaît, en négatif, avec sa dépossession des moyens de production et de subsistance, et comme ne possédant que sa force de travail qui est une marchandise potentielle.

b)- Il noue son rapport avec le mode de production capitaliste proprement dit en vendant sa force de travail à tel ou tel capitaliste sur le marché où, elle se réalise en tant que marchandise en circulant comme toute autre.

c)- Il assume toute sa positivité pour le capital en exerçant cette force de travail dans le procès de production lui-même où elle devient une marchandise spécifique produisant la plus-value.

5)- Ainsi avec la salariat le travail est posé comme préalable à tout. L'esclave et le serf avaient leur vie légalement assujettie à leur maître et à leur seigneur et, donc, leur travail l'était aussi en tant que devoir légal. Le prolétaire lui, reconquière sa vie, sa liberté, son égalité devant la Loi mais c'est pour, aussitôt, les reperdre de fait dans le travail (dont son existence dépend totalement. !

Le travail salarié est, vis à vis du prolétaire, un perpétuel chantage au travail qui de devoir légal est devenu devoir de fait.

II- DOMINATION FORMELLE DU CAPITAL SUR LE TRAVAIL.

1)- A l'apparition du capitalisme et durant toute une première phase de son développement, ses caractéristiques affectant le procès de production ne sont encore que formelles et potentielles.

En effet, d'une part, le mode de production capitaliste n'a encore pénétré que des secteurs de la société relativement restreints.

D'autre part, à son apparition, le capitalisme se soumet le procès de travail tel qu'il existait dans les modes de production antérieurs, c'est-à-dire procès de travail immédiat, individuel, où chaque travailleur accomplit la totalité - ou la plus grande partie- du processus productif, d'où le nom d'ouvrier issu de la production artisanale où le travailleur produit -crée- une oeuvre. Enfin le procès de travail domine encore le procès de valorisation, ou tout au moins n'est pas encore dominé par lui. (Dans les exemples de Marx le temps de travail nécessaire est généralement égal au temps de sur-travail: 6h. et 6h.)

Donc, durant la phase de domination formelle du capital, il y a "dichotomie" entre la spécificité du mode de production capitaliste: le travail salarié, et la similitude du procès de production capitaliste avec les précédents: le procès de travail y est sinon dominant, du moins très important, et a pour base l'homme.

2)- Consécutivement, le prolétaire dans le procès de production a le double caractère -disons à égalité- de producteur de valeur d'usage (ouvrier) et de producteur de valeur d'échange (prolétaire). D'où également "dichotomie" au sein même du prolétaire: -En tant que marchandise potentielle - dépossédé - Il est pleinement pro-
létaire.

-En tant que marchandise circulant et s'échangeant - salarié - il est pleinement prolétaire.

-En tant que marchandise spécifique fonctionnant dans la procès de production, il est à la fois prolétaire et ouvrier, et d'abord ouvrier.

3)- Ainsi, de même que le capital ne domine, alors, que formellement le travail et la société, la condition prolétarienne n'est encore que formellement dominante. Et dans le procès de production, de même que le procès de valorisation tend à domi-

nér . toujours plus le procès de production, le prolétaire tend à dominer toujours plus l'ouvrier.

III- LES REPRESENTATIONS SOCIALES DU CAPITAL ET DU TRAVAIL.

1)- On a vu que la dynamique de la valeur (d'échange) concrétisée dans le capital commercial et financier, faisait naître les modes et rapports de production capitalistes. Avec ceux-ci apparaissent, d'un côté le prolétaire sans moyen de production et, de l'autre, le capitaliste possesseur juridique de ces moyens. L'un et l'autre sont issus de la dynamique de la valeur, et le propriétaire réel des moyens de production -celui dont ils dépendent- est le capital dont le capitaliste n'est que la personnification: il est 1^{er} gérant des rapports de production promu juridiquement propriétaire de ces moyens. Le capitaliste traditionnel disparu, le capital ne subsiste pas moins se créant de nouveaux gérants -propriétaires légaux, ainsi qu'on pourra le vérifier historiquement par la suite.

2)- Le prolétariat apparaît, en domination formelle, comme la classe ouvrière -classe du travail- ceci parce que cette classe constitue encore la base de production des richesses sociales, le fondement du procès de travail. Le prolétariat est alors le principal porteur de l'idéologie du travail, et l'opposition Travail-Capital prend la forme d'une opposition productifs- improductifs ("la gloire des premiers, la honte des seconds!", selon l'idéologie ouvrière.) La conscience de classe du prolétariat se situe et se manifeste au niveau de la dépossession des moyens de production, là où le prolétaire est pleinement prolétaire, dans cette phase. Au contraire, au niveau du procès de production, c'est la conscience de producteur de richesses sociales qui domine la conscience de producteur de plus-value; et les luttes ouvrières les plus radicales tendront vers l'appropriation des moyens de production et l'autogestion des rapports productifs. On peut qualifier cette conscience de classe de conscience immédiate du prolétariat, conscience de producteur.

3)- La classe ouvrière crée alors les organes de défense de ses intérêts immédiats -le prix de sa force de travail- à savoir les syndicats. Ceux-ci représentants de la force de travail, apparaissent en même temps comme les représentants du procès de travail humain contre le procès de travail scientifique et mécanisé et le procès de valorisation. (Le mouvement ouvrier luttera contre la mécanisation du procès de travail qui, dans la logique du système, signifie le chômage et l'accentua-

tion de la séparation producteur-produit; et la destruction de machines accompagnera la mécanisation interne de la fin du 19ème siècle.)

Cependant dans la mesure même où ils défendent les intérêts de la force de travail, les syndicats tendent à faire triompher le procès de valorisation. En effet des augmentations de salaire assez importantes obligent toujours le capital à se mécaniser, à plus ou moins longue échéance, et toujours davantage; il en est de même pour la réduction de la journée de travail, on passe ainsi d'un mode d'exploitation extensif à un mode intensif, c'est la passage de la plus-value absolue à la plus-value relative. En fait, c'est le propre du mouvement ouvrier de tendre à faire disparaître l'ouvrier du procès de production pour ne laisser subsister essentiellement que le prolétaire et de conduire à la domination réelle du capital.

Dans ce contexte, les syndicats prennent une allure "révolutionnaire" dans la phase de domination formelle, ils sont le produit de la conscience immédiate du prolétariat qui tend vers la gestion des moyens et rapports de production : d'où l'anarcho-syndicalisme.

IV- LE PROLETARIAT COMME CLASSE DE LA CONSCIENCE ET L'IDEOLOGIE.

1)- Toutes les classes révolutionnaires, jusqu'au prolétariat ont été le produit du développement de la valeur et, corrélativement, des forces productives qui faisaient apparaître, à l'intérieur même du vieux système, le mode de production dont elles étaient gérantes. Le développement de ce mode de production rendait, à son tour nécessaire la domination politique de ces classes qui, de ce fait, devenaient révolutionnaires. Toutes les révolutions passées ont été essentiellement politiques et ont ainsi généralisé la domination d'une classe sociale. Le prolétariat, lui, apparaît et généralise son existence à l'intérieur même du système où il est dominé. Cette généralisation du prolétariat suppose elle-même son développement préalable, inouï des forces productives et de la valeur jusqu'à la domination réelle et totale de celle-ci sur le travail et la société. Ce développement et cette généralisation créent les bases de l'émancipation du prolétariat qui est aussi l'émancipation de l'humanité.

Cependant, et pour cette raison, à la différence des classes révolutionnaires du passé, le prolétariat ne peut établir de secteurs de production prolétariens ou socialistes à l'intérieur du capitalisme - car le mode de production socialiste est celui de l'humanité socialisée et non celui du prolétariat. Celui-ci est sans avenir politique et économique. Son seul rôle historique, révolutionnaire, est de se nier pour laisser place à ce mode de production sociale où l'humanité produit l'humanité

Le prolétariat est révolutionnaire, en ce sens, où il n'est rien.

2)- Issu de la dynamique économique et sociale de la valeur, il doit dominer cette dynamique en détruisant la valeur. Il est donc la seule classe révolutionnaire de l'histoire devant accéder à la conscience historique de sa tâche, en prenant le parti de la révolution sociale, donc de sa propre négation.

3)- En domination formelle, la valeur laisse subsister l'idéologie politique comme complément de cette domination et pour l'asseoir.

Il en est de même pour le prolétariat qui pallie à son faible développement et à la dichotomie de son être par l'idéologie "révolutionnaire" qui se substitue à la conscience historique du prolétariat, seulement potentielle, et se nourrit d'elle.

Ainsi apparaissent les partis dits "révolutionnaires" sociaux-démocrates puis "communistes" qui se posent en conscience historique du prolétariat et prennent "le parti de la révolution communiste".

Or la forme parti est issue de la bourgeoisie et de ses nécessités démocratiques d'organisation. Le parti est la forme d'organisation de classes, ayant des intérêts à défendre à l'intérieur du système et seulement en son sein: les partis bourgeois prennent le parti de la bourgeoisie (industrielle, commerciale, financière), les partis ouvriers se déclarant réformistes prennent le parti de la classe ouvrière dans ses intérêts immédiats lorsque l'Etat n'est pas encore réellement conquis par la bourgeoisie industrielle et que la classe ouvrière peut intervenir dans le débat démocratique entre les diverses bourgeoisies et le résidu féodal pour faire valoir ses intérêts (ex: le parti chartiste obtenant en Angleterre la réduction de la journée de travail, ceci évidemment en liaison avec les luttes d'alors.)

La contradiction des partis prolétariens révolutionnaires ou communistes est de prendre à la fois le parti du prolétariat et le parti de la révolution. Prendre le parti du prolétariat c'est évidemment l'opposé de prendre le parti de sa négation. Ceci montre bien, déjà, que seul le prolétariat se formant en classe par et sur les bases de sa généralisation à l'ensemble des hommes, peut prendre le parti de se nier. La forme parti n'a donc rien, ni de prolétarien, ni de révolutionnaire, elle est indissolublement liée à la démocratie bourgeoise.

Ainsi en domination formelle, les partis dits "révolutionnaires" puisent dans la conscience historique du prolétariat un contenu qu'ils transforment en une forme organisationnelle, elle-même produite par la démocratie.

Ce qui montre bien quel avenir de classe attend les partis "révolutionnaires" portés au pouvoir par les mouvements sociaux.

En effet, la deuxième caractéristique de la représentation politique du prolétariat qu'est le parti, est de puiser son pouvoir dans le mouvement social du prolétariat qui à partir de sa conscience immédiate tend à généraliser son existence par la réappropriation des moyens de production.

Marx tire de cette conscience immédiate le concept de "dictature du prolétariat". Or le prolétariat, comme on l'a vu, ne saurait être historiquement un dictateur politique; par ses luttes immédiates il tend à généraliser son existence et à devenir, ainsi, classe dominante socialement.

La substitution à la conscience historique qu'est le parti, tend, alors, à donner idéologiquement un sens historique et politique à ces luttes dont il se nourrit. Par elles, à un certain degré de leur développement, il peut se réaliser en tant que substitution historique et devient le véritable dictateur politique conformément à son caractère fondamental.

En Russie, en l'absence de révolution mondiale, la pouvoir des soviets, prétendu dictature du prolétariat, ne peut être autre que le pouvoir du parti bolchévique sur les soviets qui, limités par leur conscience immédiate -dûe au faible développement du prolétariat- nourrissent une nouvelle classe dominante, la bureaucratie, nouvelle gérante des moyens et rapports de production, à qui échoit la tâche de développer le capital dans ce pays.

Ce qui est en jeu dans les soviets qui apparaissent non pas contre les syndicats mais en leur absence, c'est la généralisation (par le développement industriel des forces productives) du prolétariat largement minoritaire, donc une généralisation longue et difficile, en fait, inassumable par la classe - vu la force que peut avoir la réaction notamment dans la paysannerie, très pauvre mais attachée à sa terre - et que le parti bolchévique, après avoir détruit les soviets en tant qu'"organisation de la classe, tendra à accomplir - mal et contradictoirement - vu la caractère inadéquat au développement du capital en domination formelle de la nouvelle classe dominante qu'est la bureaucratie et, vu que le pouvoir de celle-ci provient autant de la petite paysannerie que du prolétariat.

Du fait de son essence et de son caractère, la bureaucratie accomplira ce laborieux développement par une dictature féroce sur le prolétariat et par l'utilisation continu^e du mensonge inscrit dans son existence même de parti substitut des deux aspects de la conscience prolétarienne immédiate et historique !

V- LA TRANSITION

Simultanément à la révolution russe, se déroulent des luttes importantes, et, pour l'époque et pour aujourd'hui, en Europe de l'Ouest et en Allemagne en particulier. Dans ce pays, contrairement à la Russie, on est vers la fin d'une période transitoire dans la domination du capital, correspondant à un développement très important des forces productives à la fin du 19ème siècle. C'est le passage de la domination formelle à la domination réelle du capital sur le travail et sur la société.

On peut dire que les syndicats, alors, s'intègrent au capital un cran en avance sur l'intégration effective du procès de travail dont ils sont les représentants. Ceci est provoqué essentiellement par la première guerre mondiale et la nécessité pour le capital allemand d'obtenir la paix sociale. Les syndicats se rangent délibérément politiquement peut-on-dire, du côté du capital, anticipent sur l'absorption du procès de travail par le procès de valorisation et, en fait, tendent à le provoquer consciemment, politiquement. Le vide alors créé par cette intégration fait apparaître des organes de défense des intérêts ouvriers: les conseils, qui rapidement transforment leur contenu en potentialité de révolution immédiate c'est-à-dire de généralisation du prolétariat et d'accession à la communauté matérielle du capital (domination réelle) Ce qui est, donc, potentiellement, en jeu dans les conseils allemands c'est:

- L'autonomie effective du prolétariat par rapport à ses représentations économiques et politiques : les bases de réappropriation de sa conscience historique.
- L'unification de l'être prolétarien entre son aspect de travailleur salarié et sa place dans le procès de production où le prolétaire devait liquider totalement l'ouvrier et instaurer un procès de travail purement scientifique et social (accession à la condition de prolétaire total)
- Parallèlement à ceci, la généralisation de la condition de prolétaire total à l'ensemble des hommes. Ce dernier point était visible dans le ralliement des chômeurs aux organisations d'usine

Ainsi peut se réaliser sous l'impulsion consciente du prolétariat, la domination réelle de la valeur, jetant les bases de sa propre négation, et donc de la révolution communiste: le mouvement ininterrompu des luttes du prolétariat, contenant le développement ininterrompu de sa conscience de classe qui d'immédiate peut devenir historique, peut sur un laps de temps assez court conduire à l'accession à la communauté humaine. Il n'en sera rien car le mouvement butte sur l'absence de luttes et de perspectives en dehors de l'usine, contre l'Etat qui s'est mis en veilleuse mais qui n'en est pas pour autant détruit. En fait cette situation est, en grande partie, le produit de la séparation économie-politique qui se maintient encore in-extremis dans le capitalisme

allemand des années 18-20.

De ce fait, l'idéologie politique et les partis "révolutionnaires" ont encore une existence réelle en tant que représentation de la conscience historique, d'où impossibilité dramatique pour le prolétariat de se réapproprier cette conscience.

D'autre part le développement important du prolétariat et la perte sensible de l'importance de l'idéologie politique font que les partis "révolutionnaires" sont dans l'impossibilité de se réaliser en tant que substitution, en prenant le pouvoir au nom du prolétariat.

D'où la victoire finale de la bourgeoisie allemande qui n'a pas éliminé ses problèmes économiques, mais défait en grande partie le mouvement ouvrier qui n'a pu réaliser sa tâche spécifique, tâche immédiate du prolétariat qui était contenue dans les conseils ouvriers.

La confusion, l'incertitude, l'opacité de cette période se traduit dans un parti comme le K.A.P.D. qui se veut parti sans l'être vraiment - "avant-garde devant se dissoudre dans le mouvement de "masse" - ou dans les diverses organisations d'usine (A.A.U.D., A.A.U.D.E.), véritables partis "informels". Cela se traduit aussi dans les controverses et essais d'articulation théoriques entre les diverses composantes en luttés (conseils-partis, classe-parti). Tous les théoriciens du moment - en Allemagne mais aussi ailleurs: Hollande, Italie - s'essaieront à cette compréhension de la situation et s'y casseront le nez, ce qui à l'époque était assez logique.

Les conseillistes -Pannekoek, Rhule, notamment - voient dans les conseils la réalisation du communisme au lieu d'y voir la généralisation du prolétariat.

Les partistes - voir notamment Bordiga et l'analyse faite à partir de Bordiga dans "Invariance n°1 nouvelle série" - y voient un repli de la classe dans l'usine alors que 1°:

- il ne pouvait y avoir repli puisque la classe ne s'était jamais manifestée ailleurs, au contraire des partis et organisations; c'est là, la substitution classique du parti à la classe, mais ici purement idéologique par impossibilité de se réaliser dans les faits.

2° - Le problème était bien au contraire, une extension des luttés hors de l'usine qui n'eut pas lieu - excepté quelques flambées dont la "journée de Mars" 23 qui fut, en fait, provoquée par le K.A.P.D. sentant déjà la défaite du mouvement ouvrier, et qui tentait d'y pallier par la volonté révolutionnaire. Le K.A.P.D. traduisait là son impuissance désespérée dans une sorte de "baroud d'honneur".

Enfin, c'est le nazisme qui réalise la communauté matérielle du capital, le passage effectif à sa domination réelle. Et cela contre le mouvement ouvrier allemand en achevant sa défaite par sa destruction totale et l'intégration du prolétariat au capital par sa fixation à l'usine. Cette défaite fut prolongée et parachevée dans la deuxième guerre mondiale d'où le prolétariat allemand sortit scindé en deux parties: Les deux allemandes illusoirement opposées sous forme idéologique : triste vérité de l'idéologie.

Le capital, lui, sortit doublement vainqueur, rajeuni et dominant réellement et totalement le travail et la société.

Le nazisme réalisa "le prolétariat classe socialement dominante" sous forme mystifiée: il accéléra la prolétarianisation des classes moyennes qualitativement et quantitativement, tout en les maintenant hors de la sphère productive - dans la sphère de circulation développée par besoin du capital - donc en les maintenant en tant que classes moyennes, prolétariées mais non intégrées au prolétariat d'usine qui, lui, voyait son rôle s'amoindrir toujours plus dans le processus de travail, et donc quantitativement dans le processus productif global, et être toujours plus décisif par la domination du processus de valorisation, et donc s'accroître qualitativement. Dès lors la majorité des hommes devenaient travailleurs salariés et une minorité de ceux-ci producteur de la plus-value.

IIème PARTIE : VERS LA FIN DE LA PREHISTOIRE HUMAINE.....

OU VERS LA FIN DE L'HUMANITE.....?

I- LE PROCES DE PRODUCTION SPECIFIQUEMENT CAPITALISTE

1)- Le Capital parvenant à sa domination réelle, le procès de travail (humain) est absorbé par le procès de valorisation, en ce sens que le procès de production est toujours plus social et scientifique, et que le travail (humain) ne subsiste essentiellement qu'en tant que valorisateur du capital, c'est-à-dire producteur de plus-value. Autrement dit, le sur-travail domine toujours plus le travail nécessaire, et celui-ci est toujours plus assumé par la machinerie et la technologie se substituant à l'homme qui ne demeure essentiellement dans ce procès qu'en tant que sur-travailleur.

Le procès de production devient, donc, spécifiquement capitaliste lorsque le travail abstrait et le travail matérialisé se rejoignent pour dominer le travail concret et humain. Sa perfection et sa limite sont atteintes par la transformation des moyens de production en processus automatique.

2)- Ce procès de production n'est pleinement social que parce que le procès de valorisation absorbe le procès de travail. Il n'est donc social que par et pour le capital. Son organisation en est le reflet par une division du travail atteignant la parcellarisation dont la chaîne de montage semi-automatique est le meilleur exemple.

Les travailleurs soumis à des cadences toujours plus rapides ressentent le caractère humainement asocial d'une telle organisation. A travers celle-ci, c'est le capital qu'ils ressentent: le travail abstrait producteur de valeur d'échange apparaît et se concrétise en quelque sorte, pour eux, dans l'organisation même du travail; c'est un aspect de l'unification de l'être prolétaire dont la pleine existence de sur-travailleur dans le procès de production rejoint la pleine existence de dépossédé en tant que travailleur salarié.

3)- Le capitaliste traditionnel tend à disparaître. Il apparaît des organisateurs du procès de production et des gestionnaires, tels les managers et les technocrates. D'autre part, avec l'automation, le capital financier tend toujours plus, grâce au crédit bancaire; à s'appropriier les moyens de production. Ainsi, parti du capital financier (et du capital commercial) dont il est le produit, le mode de production

capitaliste, pleinement développé, tend à revenir à celui-ci; mais, cette fois, c'est lui le producteur et le capital financier est le produit : la boucle est bouclée.

4)- Pour les travailleurs dans l'usine, la conscience de transformation de leur situation ne peut être que destructive, négatrice de l'organisation du travail; elle ne peut être, de ce fait, que destructrice des rapports de production, puisque ces rapports apparaissent directement dans l'organisation du travail.

Cette conscience apparaît déjà, de façon immédiate, dans les nombreux actes de sabotage organisés qui touchent la plupart des usines les plus modernes en Europe (Fiat, Turin, 1969), et surtout aux U.S.A., où ces actes apparaissent de plus en plus comme mouvements de lutte organisés par les travailleurs et inassumables par les syndicats. Les saboteurs ont, entre autres objectifs, de s'attribuer du temps libre de repos par la désorganisation totale de la chaîne de montage (*1). C'est une critique du sur-travail qui est un terme des rapports de production capitalistes, une critique de leur existence de sur-travailleurs, et un désir de vie. Ces mouvements ne s'attachent pas à réorganiser la production par et dans le procès de production existant; ils n'ont aucune affirmation gestionnaire: les bases matérielles de l'autogestion ouvrière ont disparues avec le producteur immédiat. Bien plus, au point où en est arrivée la division du travail, la destruction de cette division passe par la destruction du travail, et la réappropriation des moyens de production implique leur transformation en processus pleinement automatique: l'homme domine la processus de production par son activité sociale de surveillance et de contrôle, c'est la transformation du caractère social du travail pour le capital en caractère social pour l'homme.

*1 - Voir I.C.O. (Informations-correspondance-ouvrières), n° II5-II6, "le contre-planning dans l'atelier", malgré les interprétations de l'auteur à tendance autogestionnaire, au ~~pri~~^x de nombreuses contradictions risibles au sein même du texte. Adresse: P. Blachier, 13 bis, rue Labois-Rouillon, Paris 19ème.

5)- Les syndicats se sont intégrés au capital avec le procès de travail. Ils défendent de moins en moins le prix de la force de travail des prolétaires, et de plus en plus les intérêts du capital, d'où la politique de concertation et les contrats dits "de progrès" pour éviter des grèves coûteuses; en effet, lorsque le machinisme est la base du procès de production, "tout arrêt de ce procès a pour effet direct de réduire le capital lui-même, c'est-à-dire sa valeur initiale, la valeur du capital fixe ne se reproduit que dans la mesure où elle s'use dans la processus

de production. S'il n'est pas employé, il perd son utilité sans que sa valeur se transmette au produit. Par conséquent, plus le capital fixe se développe, plus la continuité du processus de la production où le flux constant de la reproduction devient une condition impérieuse du mode de production fondé sur le capital." (Marx, Grundrisse: Machinisme, science et loisir créateur). Le sabotage organisé et l'absentéisme de masse ont le même effet que les grèves sur le procès de production, mais, eux, ne peuvent être évités par une bonne politique contractuelle.

L'intégration des syndicats a entraîné de nombreuses grèves sauvages dans l'après-guerre (les premières étant apparues dans l'Allemagne des années 20). Elles constituent une critique immédiate des syndicats en tant que prétendus représentants des intérêts des travailleurs; mais elles ne sont pas, et ne peuvent pas être, un dépassement des syndicats, dépassement qui ne serait autre qu'une critique de leur rôle de représentant réel des intérêts du capital, et équivaldrait à leur destruction: les syndicats intégrés au capital, ne peuvent être détruits que par la destruction du capital et de ses rapports de production. L'une et l'autre (destructions) vont de pair, mais la destruction des syndicats ne peut précéder celle du capital comme le pensent ou le rêvent de nombreux conseillistes.

Le syndicat se dévoile de plus en plus tel qu'il est, aux yeux du prolétariat, mais celui-ci ne nie pas pour autant son existence, il ne peut la nier pratiquement qu'en se niant lui-même pratiquement.

L'intérêt des syndicats va "naturellement" vers la gestion des rapports de production capitalistes, baptisée par certains, telle la C.F.D.T. : "autogestion". Les managers les plus progressistes, c'est-à-dire les plus clairvoyants sur les luttes de classes, appuient cette revendication en pronant la cogestion. (cf: le dialogue PETRI, président du holding d'Etat I.R.I. TRENTIN, dirigeant de la C.G.I.L., paru dans le Monde du 14-12-71-)

II- LA COMMUNAUTE MATERIELLE DU CAPITAL

1)- La valeur devenue autonome et totalement dominatrice du travail et de la société, se débarrasse de ses anciennes présuppositions idéologiques telle que la politique, mais aussi la religion et la philosophie... dont elle n'a plus besoin pour assumer sa domination; elle organise directement la vie de l'ensemble des hommes prolétaires et prolétarisés, en étant elle-même idéologie matérialisée dans la mar-

chandise (ce que les situationnistes ont appelé le "spectacle"). La valeur organise directement la vie du prolétariat par le produit qui est aussi bien la masse de marchandises consommée par la force de travail pour sa ^{re} production que la marchandise-capital (machine) qui consomme la force de travail dans le procès producteur de cette masse marchande. Ainsi la valeur produit et reproduit ses propres besoins spécifiques de valorisation. L'idéologie de la valeur tend à présenter les produits du développement du mode de production devenu spécifiquement capitaliste : science, machinisme, et loisirs, comme le patrimoine de la "société-toute-classes-réunies", comme appartenant déjà à la communauté humaine, alors que ce n'est que la patrimoine du capital.

L'Etat n'est plus que le régulateur de l'économie, c'est-à-dire de la vie du capital, et de ce fait il est partout. Il tend à se poser en conscience historique du capitalisme.

2)- L'idéologie du travail producteur trouve sa vérité et sa réalisation dans l'idéologie du produit marchand, dernier produit idéologique d'un système basé sur le travail et la production.

Le chantage au travail pour la satisfaction des besoins vitaux du prolétaire se prolonge en chantage pour la satisfaction de ses désirs aliénés -pseudos besoins d'accumulation de marchandises et, en fait, besoins vitaux du capital.

Bref, lorsque travail et capital ne font qu'un, la communauté matérielle du capital se présente à la société comme la communauté humaine : là où on croit saisir l'homme, il n'y a que la valeur et sa matérialisation marchande.

Cependant, sous la communauté matérielle du capital, vit et se développe la communauté humaine; sous les désirs aliénés, vivent les désirs; le système recèle sa propre subversion.

III- LA CRITIQUE DU TRAVAIL ET LE MOUVEMENT DU PRODUIT (OU MOUVEMENT EXTRA-TRAVAIL)

1)- La science ayant remplacé l'homme dans le procès de travail, ce-lui-là tend d'autre part, à être toujours plus exclu du procès de production, et de ce fait, le chômage de conjoncturel devient structurel, acquérant une constance plus ou moins importante (surtout aux U.S.A., cf: James BOGGS : "La Révolution aux U.S.A. (?)"); d'autre part, le prolétaire tend à s'exclure lui-même toujours plus de ce procès dont l'existence dominante en tant que procès de valorisation détruit les bases matérielles de l'idéologie du travail. La critique du travail se manifeste chez les jeunes prolétaires, nés avec ou dans la domination réelle du capital, par leur refus sous diverses formes: absences régulières du travail, ou rejet catégorique qui

entoure l'usage d'expédients comme moyens de subsistance, d'où le développement de la délinquance juvénile.

2)- Les prolétaires ainsi ramenés en dehors du procès de production retrouvent l'existence de marchandise potentielle, base de création de travail salarié; mais contrairement aux chômeurs et au lumpen du XIXème siècle, ils ne constituent pas un "secteur" retardé du capital: les chômeurs, victimes, au XIXème siècle, de la destruction de secteurs pré-capitalistes, constituaient alors des marchandises potentielles à avenir quant à leur pouvoir d'exercice dans le procès de production, avenir qui était celui même du mode de production capitaliste naissant et devant se développer.

Aujourd'hui, ils sont le produit même de ce développement arrivant à son terme dans les pays industrialisés. Ils constituent désormais des marchandises sans avenir, ne pouvant plus, ou ne voulant plus s'exercer dans le procès de production capitaliste. Ils sont, en quelque sorte, l'avancée extrême du système dont, historiquement, ils ont fait le tour, en redevenant marchandise même plus potentielle.

3)- De façon immédiate, ces marchandises ne circulant plus sur le marché spécifique du travail, circulent sur le marché commun à tous les produits: l'espace-temps de la distribution-consommation. Elles se confrontent comme toute autre marchandise et se consomment entre elles: rivalité, émulation, élimination. Sur cette base sont apparues, dans les années 56-60, des bandes hiérarchisées de jeunes prolétaires -"blousons noirs", "rockers", etc...- qui s'affrontent entre elles, et dont les membres ^{s'affrontent} également au sein de chacune pour le droit au leaderisme, car chaque marchandise et chaque communauté de marchandises n'existent que par différence. Les premières de ces bandes sont apparues dans l'Allemagne des années 30. Ce terrain de circulation et de consommation est aussi celui où s'exerce le discours idéologique de la valeur-matérialisée dans la marchandise. Ces communautés de jeunes prolétaires vivent totalement cette idéologie, et ne vivent qu'elle. Le refus de travail s'accompagne, chez eux, d'une glorification de la marchandise et d'eux-mêmes en tant que marchandise-produit du système (ils ~~roulent~~ leurs mécaniques, et non plus celles du procès de production). Ils existent, eux aussi, en tant que communauté du capital, et leur particularité est de l'être visiblement.

4)- Cependant, lorsque ces communautés de prolétaires non travailleurs et travailleurs intermittents, se révoltent contre l'ordre du capital, elles manifestent un potentiel destructif qui remet en cause toute la rationalité du système. En effet, vu la place extrême qu'elles y occupent, ces communautés en lutte

dévoilent tout le système et l'organisation même de leur existence de marchandises. Par le pillage, elles critiquent cette existence qui n'a d'au-delà que dans la communauté humaine débarrassée du capital. Telles ont été aux Etats-Unis dans les années 65, les révoltes noires dont le potentiel communiste s'est puissamment manifesté. Le pillage est apparu insurrectionnel après Mai 68 (principalement à Lyon), à Paris, en Juin 71 au quartier Latin, un beau samedi soir, comme une des premières manifestations pratiques et massives du prolétariat européen en lutte sur les lieux de consommation. On peut assister alors à deux phénomènes remarquables: la constitution immédiate des gauchistes en "milice publique" pour la défense du capital "du peuple" et de ses marchandises, et l'unification réelle et mi-consciente de ces communautés de non-travailleurs avec d'autres secteurs du prolétariat et des couches moyennes prolétarisées (étudiants, travailleurs immigrés, et prolétaires "adultes et raisonnables".)

Ainsi, en détruisant les bases matérielles du travail et de son idéologie, en créant des communautés d'intérêts situés au-delà du travail, et donc potentiellement du capital, celui-ci crée son contraire et les bases mêmes de sa négation: le produit et son idéologie ne sont rien si la possibilité et la conscience du travail productif se dissolvent largement.

Ces mouvements de lutte sont inorganisables politiquement, de l'extérieur, par leur caractère purement destructeur, négation potentielle de l'ordre capitaliste. Car ce qui est - contenu dans le refus du travail - ou l'impossibilité de s'exercer - c'est la conscience historique du prolétariat, qui naît et se développe à partir de la dissolution de l'idéologie du travail et de l'idéologie politique. La conscience historique s'est libérée de son usurpation idéologique: le refus du travail s'accompagne du refus de la politique.

Cette conscience révolutionnaire apparaît dans ces luttes sous sa forme immédiate de conscience destructrice du produit, de tous les produits du système. Elle ne peut se réaliser au sein même de ces luttes et de leur terrain: l'espace-temps extra-productif; elle doit pénétrer les lieux de production où se produit et se reproduit l'existence pauvrement marchande de ces communautés.

5)- Sur ce terrain, deux remarques importantes s'imposent. La première remarque est que, plus ces communautés de prolétaires semi ou non travailleurs se révoltent et affrontent le système, plus elles dévoilent le système, et donc plus elles affrontent pratiquement leur propre organisation d'existence et se transforment irrémédiablement. Un camarade écrivait ceci (dans son texte intitulé: Naissance du mouvement radical", paru dans I.C.O., n° 93) "Ceux-ci (les blousons noirs) formaient des bandes hiérarchisées à l'extrême avec un chef indiscuté, ayant fait ses preuves, qui imposait sa

volonté, qui avait le droit de frapper "ses hommes", le droit exclusif de baiser avec sa favorite, etc... La rivalité entre bandes (bagarres sanglantes) était le moyen d'émulation et de survie de chacune, et à l'intérieur de même pour les membres. Il subsiste peu de bandes, du moins dans leur formes d'alors; elles sont remplacées par des groupes désorganisés à la composition fluctuant suivant les rencontres de la journée. Des leaders plus ou moins affirmés existent évidemment; mais rarement sans discussion. On se bat de moins en moins contre d'autres groupes, de plus en plus contre un pouvoir se dévoilant. La révolte des jeunes "marginaux" est passée de l'âge préhistorique aux premières années de son histoire se fondant, en le révélant, au mouvement ouvrier dont les "marginaux" font effectivement partie."

Hormis l'emploi, à tort, du terme "marginal", c'est bien de cela qu'il s'agit.

La deuxième remarque à faire est la comparaison entre ces communautés de marchandises que sont ces bandes, et les groupuscules, sectes, chapelles diverses de l'extrême gauche étudiante et intellectuelle. Elles vivent sur le même mode d'existence: rivalité, émulation, élimination, leaderisme, scissions, etc... et ne vivent aussi que par différence. (cf: le texte: "pour une théorie des chapelles" paru dans "Noir et Rouge" n°44, où un remarquable essai de description de ce phénomène est fait..) Il y a une base très simple à cela: une grande masse d'étudiants (et donc d'intellectuels), ne travaillent pas encore, et ne travailleront peut-être jamais; ils sont voués au chômage, non pas à la suite d'une crise ou d'une "reconversion" mais par destination comme les jeunes travailleurs, ils sont des marchandises mêmes plus potentielles. La prolétarianisation de ces couches moyennes ne les intègre pas dans les travailleurs productifs ou improductifs, mais dans les non-travailleurs, ce qui augmente le degré de leur prolétarianisation, relativement. En devenant prolétaires, ils deviennent immédiatement totalement prolétaires. Mais là s'arrête la comparaison et l'unification; de par leur position sociale, ils naissent, respirent, et vivent de l'idéologie politique. Alors que le jeune "blouson noir" ne vit que l'idéologie de la valeur matérialisée dans la marchandise, ils vivent encore en retard l'idéologie de l'organisation de la valeur en domination formelle, l'idéologie de l'idéologie, la politique; cet espace-temps où il se sont toujours exercé. Leurs luttes se placent donc au même niveau que celles du prolétariat non-travailleur, (luttes dans l'espace-temps extra-productif : rues, lieux de consommation, universités, etc...), mais, de par leur nature "politique", tendent à aller dans le sens inverse, c'est-à-dire à soutenir le capital et son procès de reproduction des rapports sociaux, en parlant le langage de l'organisation et de la conscience venues de l'extérieur, de la "politique". Ils se heurtent de cette façon aux bandes de jeunes, dans leurs essais de les récupérer et organiser, ou de les canaliser (cf: le pillage du quartier latin) en se constituant en syndicats extra-productifs.

Leur lutte, alors, avec les syndicats est la concurrence pour le partage du pouvoir, les syndicats et partis gardant la main sur les lieux de production, et eux contrôlant la réalité sociale extra-productive (critique des institutions, manifs, universités, tribunaux populaires, fêtes pops, etc...) Mais elle est illusoire et de plus en plus inefficace, car elle est la lutte de la dernière conscience historiquement politique, le gauchisme, contre le capital et ses produits historiquement sociaux. C'est la lutte des couches moyennes pour arrêter le temps, au moment historique où le temps social les extermine. En affirmant la politique, ils affirment également le travail et exaltent le prolétaire comme travailleur immédiat, ainsi que sa conscience immédiate, comme leur équivalent général.

Face au jeune blouson noir, chez qui apparaît la conscience destructrice du produit, de tous les produits, conscience qui, pour se réaliser, doit repénétrer les lieux de production, dans un mouvement unificateur. La conscience du jeune intellectuel gauchiste apparaît comme conscience organisatrice et apologétique, comme conscience du travail et du travailleur, par personne sociale interposée, conscience, qui pour arriver à faire semblant de se réaliser, doit rester en dehors des lieux de production où la réalité sociale est le discours matérialisé qu'il tient encore. En même temps son existence de prolétaire ou d'être se prolétarisant contredit toujours un peu plus sa conscience politique qui s'affirme toujours plus nettement idéologique. Ou bien ce mouvement de prolétarianisation fait éclater l'idéologie du travail et de la politique, et il se retrouve dans les luttes du prolétariat; ou bien, au contraire, l'idéologie du travail et de la politique le range dans les rangs de la contre-révolution qui s'organise.

IV- NAISSANCE DU MOUVEMENT COMMUNISTE

1)- Depuis plusieurs années aux Etats-Unis et récemment en Europe, le mouvement critique du travail s'est répandu largement chez les prolétaires demeurant dans le procès de production. Cette critique prend plusieurs aspects: -sabotage organisé, comme nous l'avons vu dans ce qui précède. - Absentéisme massif dans la plupart des entreprises les plus importantes et les plus modernes (chaque jour 12% des ouvriers manquent sans motif à la Général Motors, (cf: I.C.O. n°), à peu près autant à la Fiat de Turin; dans de nombreuses usines de Grande-Bretagne, il n'y a presque personne le lundi matin ! - Changement fréquent d'usines par la majorité des jeunes prolétaires, avec, entre les changements, des temps plus ou moins longs d'arrêt complet de travail.

Tous les aspects de cette critique sont réunis chez les mêmes prolétaires qui sabotent, s'absentent, s'arrêtent, sabotent, etc...

Cette pratique s'avère être une critique des rapports de production capitalistes, et notamment du sur-travail dominant, c'est donc bien une critique de la condition de prolétaire.

Par cette pratique, les jeunes prolétaires affirment leur choix du temps de loisir (non-travail) comme mesure de la richesse sociale.

Dans les loisirs (non-travail) il y a déjà une possibilité de choix affinitaire des êtres (même si ce choix est encore mystifié sous le capital) avec qui on a envie de vivre, dans l'usine ce choix est uniquement celui du capital. Le choix est l'affirmation consciente de la communauté humaine dominant les choses, c'est la rationalité passionnée et passionnante de l'humanité sociale contre la rationalité glacée et glaçante du capital: les prolétaires de Détroit, aux U.S.A. qui quittent leur atelier pour rejoindre leurs copains dans un autre atelier, affirment leur contre-choix. (cf: n° d'I.C.O. déjà cité : "Contre-planning dans l'atelier".

La communauté humaine se choisira parce qu'elle n'a qu'elle même à produire consciemment.

Choix communautaire et choix de "loisir" comme mesure de la richesse sociale, sont déjà, donc, une affirmation immédiate du communisme.

2)- Cependant le mode de production capitaliste ne connaît que le temps de travail comme mesure, et il ne produit le loisir que par report au travail: la contradiction surgit directement entre le maintien de ce mode de production et la pratique sociale des jeunes prolétaires. En dehors et en complément du sabotage, la traduction de cette contradiction au niveau des luttes se situe sur deux plans:

- Lutte sur les lieux de "loisirs", de la rue aux bals, où les jeunes prolétaires découvrent de plus en plus le capital comme organisateur de l'espace-temps du non-travail.

- Luites plus dures sur les lieux de production pendant le temps où ils y sont par nécessité d'obtenir le maximum de pognon en vue de subvenir à leurs besoins pendant le temps de non-travail (constitution d'une sorte de réserve sociale). Ils deviennent le fer de lance des grèves sauvages.

Ainsi, de plus en plus de jeunes prolétaires ont une pratique de lutte qui recouvre toute la réalité sociale. Ils s'affirment en tant que possesseurs de la pratique dialectique qui ne laisse aucun côté aspect de côté. Partout où est le capital sous ses diverses matérialisations, ils s'affirment comme sujet de sa destruction.

Le mouvement critique du travail donne tout son sens au mouvement des grèves sauvages.

3)- Il était normal que le mouvement prolétarien recommençât à se manifester globalement sur les lieux où il avait été inhibé dans les années 20-30: les usines, et dans un contenu qui l'avait, après sa défaite, transformé en simple objet du capital: les occupations.

C'est la France, où cette inhibition avait eu le caractère le plus démocratique (mouvement des occupations en 36), qui a hérité de cette espèce de répétition (mai-juin 68), où apparaissait ¹en même temps que le mouvement n'assumait plus l'inhibition et amorçait son dépassement; ceci en négatif: non tentative de réorganisation de la production capitaliste, et en positif: fuite des usines par de nombreux jeunes prolétaires qui transportaient, quand ils le pouvaient, leurs luttes dans la rue et sur les barricades.

Il était non moins normal que le mouvement prolétarien ait été précédé et "catalysé" par le mouvement étudiant, à la fois mouvement des couches moyennes "prolétariées" revendiquant la "démocratie", et mouvement de non-encore-travail.

C'est ce qui mystifia tout le mouvement de Mai 68 qui ne pouvait se reconnaître de fait de son incohérence due à ses multiples composantes de classes et d'aspects historiques (caractère du passé et caractère de l'avenir). Le mouvement étudiant ne fut pas dépassé par le mouvement prolétarien, ce qui montre bien toutes les limites de Mai 68, et explique que les débats soient restés, alors, et par la suite, au niveau démocratique et auto-gestionnaire.

4)- Le mouvement de négation du prolétariat doit refaire le chemin parcouru par le fascisme, mais en inversant le mouvement: là où le prolétariat "classique" (producteur de plus-value) était devenu objet, il tend à redevenir sujet. Par sa pratique dialectique, il constitue la direction pratique des luttes de la classe s'universalisant - l'ensemble des hommes prolétariés qui commence à affronter le capital - Par sa pratique qui n'est révolutionnaire que si elle est négatrice, le prolétariat "classique" donne tout le sens de cet affrontement: lutte pour la libération de l'humanité. Il doit intégrer dans son mouvement de négation, outre les luttes du prolétariat non productif, chômeur, ou non-travailleur, les luttes des couches moyennes prolétariées, et celles qu'il ne peut intégrer, il ne peut que les détruire, s'il n'est pas détruit et/ou intégré par elles.

Ainsi, se remet en mouvement, en pratique, ce qui avait été figé, statufié par l'idéologie marxiste, correspondant à la phase de domination formelle du capital, dans le concept de "dictature politique du prolétariat".

Le mouvement communiste naît sur et contre l'idéologie communiste.

V. - LES VIEUX RACKETTS POLITIQUES.

1)- Quand le capital domine réellement et totalement, les partis "révolutionnaires" se muent en organisation pour le parti (le parti du parti, !) Ils ne font que traduire, ainsi, leur inadéquation à se placer sur le terrain réel de la vie du prolétariat, d'où leur existence de sectes, et leur impuissance à organiser les ruptures avec le système que sont les luttes les plus radicales.

Ils ne peuvent désormais plus prendre que le parti de l'existence du prolétariat, puisque celui-ci peut à présent prendre lui-même et immédiatement le parti de sa propre négation. De ce fait, les groupuscules sont réduits à prétendre organiser le prolétariat en tant que communauté du capital, dans le capital; d'où le caractère positif qu'ils confèrent à celui-là, mais aussi, par là même, à celui-ci (le pouvoir aux travailleurs!)

Les divers groupuscules à idéologie "classique" sont autant de racketts qui font l'apologie du travail et s'affrontent concurrentiellement sur le mode d'existence même du capital.

La forme rackett est la vérité de la forme parti.

2)- De ce fait, les partis anciens dirigés par les intellectuels trouvent leur vérité dans les racketts actuels essentiellement composés d'intellectuels, phénomène qui correspond à leur apparition en tant que couche sociale depuis la fin de la guerre. Alors qu'auparavant, les intellectuels, petits et moyens, apparaissaient comme "couche idéologique" "sans intérêts sociaux spécifiques" pouvant se mettre au service du prolétariat comme de la bourgeoisie, ils se sont réalisés pour la première fois, dans la Russie soviétique de 1917, à la fois en tant que classe sociale et classe du mensonge. Mensonge qu'ils sont obligés de répéter, aujourd'hui, indéfiniment non seulement au prolétariat, - ce qu'ils peuvent de moins en moins assumer-, mais surtout à l'intérieur de leur propre classe, en lui masquant sa prolétarianisation (et donc en se la masquant), afin de la faire évoluer dans la seule sphère de l'idéologie politique. En fait les groupuscules exercent beaucoup plus leur rackett sur les intellectuels (profs, étudiants) que sur le prolétariat "classique", mais, par là même, ils tendent à se constituer en rackett sur la classe universelle qui tend à se former en englobant les couches prolétarianisées.

Or, l'attitude et la pratique de ces couches déterminent le devenir de la lutte des classes, et, en partie, leur issue. Tant que la classe universelle ne s'est pas encore effectivement formée, tant que ces couches moyennes prolétarianisées n'ont pas choisie pratiquement et socialement l'affrontement avec le capital, pour sa destruction, (et c'est le cas lorsqu'elles évoluent encore largement dans la sphère politique), elles

peuvent osciller entre la révolution et la contre-révolution. Cette dernière alternative est actuellement la plus plausible, puisque c'est à l'idéologie du prolétariat et à sa conscience immédiate, (et pas encore à sa pratique sociale et à sa conscience négatrice), que se rallient de plus en plus les couches moyennes; ralliement qui fut la base même de naissance du fascisme, du nazisme, et du stalinisme.

Certaines manifestations dans la pratique maoïste peuvent même être actuellement interprétées comme émergence de la contre-révolution; nous examinerons ces manifestations dans la prochaine parution de "Négation".

Ce que nous appelons "maoïsme", ce n'est pas simplement les organisations maoïstes, effectivement en plus ou moins grande décomposition en France, mais c'est l'ensemble des déterminations sociales et de la conscience de classe qui entraînent une pratique autour de laquelle se groupe, et dans laquelle se reconnaît, semble-t-il la majorité des classes moyennes se prolétarisant. La décomposition du maoïsme en tant qu'organisations "classiques" est d'ailleurs le signe que les problèmes commencent à se poser à ces classes de façon beaucoup plus directement sociale, d'où l'enjeu qu'on peut entrevoir à cette situation: intégration aux luttes du prolétariat ou luttes contre le prolétariat.

Pour nous donc, faire une critique du gauchisme en tant que rackett politique c'est moins faire une critique du caractère anachronique de l'existence politique et idéologique de ces sectes que comprendre la pratique sociale que cette existence traduit.

VI - LES NOUVEAUX RACKETTS POLITIQUES

(Potere Operaio)

1)- Si, en France, on en reste principalement au gauchisme classique, en Italie, une nouvelle forme de rackett est apparu avec des groupes comme Potere Operaio qui tente d'organiser le mouvement de refus du travail.

La stratégie européenne de ce groupuscule est résumée dans son mot d'ordre revendicatif: "salaire politique"; c'est-à-dire salaire pour l'ensemble du prolétariat, travailleurs comme non-travailleurs, et en dehors de toute considération économique vis-à-vis du capital, et notamment la productivité.

En somme c'est le salariat généralisé voulant se poser en contradiction du salariat. On voit tout de suite la contradiction fondamentale qui affecte un rackett comme P.O. : la politique en tant qu'activité spécialisée est apparue avec le travail en tant que double producteur de valeur d'usage et d'échange. L'idéologie politique

colle étroitement à l'idéologie du travail dans le développement historique de la Valeur. Lorsque celle-ci domine réellement et totalement, les bases matérielles de l'idéologie du travail et de l'idéologie politique, s'effondrent en même temps ainsi que nous l'avons vu dans ce qui précède.

Et P.O. survient alors pour essayer d'organiser politiquement ce qui est une critique à la fois du travail et de la politique.

Son raisonnement "théorique" est le suivant: puisque le refus du travail dépasse le cadre de l'économie (vu par P.O. comme limité à la sphère productive), ce mouvement est directement politique, d'où la possibilité de l'organiser. Or, s'il est vrai que le prolétariat, formé en classe et se niant, réalisera la politique en la surpassant définitivement en tant qu'activité spécialisée, toutes ses luttes tendant à cette auto-organisation et à cette suppression se déroulent sur le terrain de vie du capital qui s'est immiscé partout en auto-organisant la vie des prolétaires; l'économie domine tout au point de sembler disparaître, d'où l'expression "tout est politique" produite par ce fétichisme.

2)- A partir de cela, plusieurs caractéristiques à la fois déterminent et limitent l'existence du rackett P.O. :

a)- Le mouvement extra-travail est considéré dans sa réalité immédiate, la place qu'il occupe dans le système, c'est-à-dire le négatif dans cette société (Jamaïque même que les partistes traditionnels et les conseillistes ne considèrent l'usine que dans sa réalité immédiate: le positif dans cette société). Or seul le mouvement dialectique, interpenétrant les luttes se déroulant dans l'espace-temps extra-travail et des luttes d'usine, peut transformer la communauté extra-travail, de négatif dans cette société en négatif de cette société, et inversement, conférer un caractère négateur à la communauté d'usine. P.O. est réduit à considérer indéfiniment la communauté de non-travail comme le négatif dans le système, lui donnant ainsi une positivité politique, condition impérative de l'existence de rackett. De ce fait, ce ne peut être l'organisation des luttes destructrices de cette communauté qu'assume P.O., mais l'organisation de manifestations pour le salaire politique s'opposant spectaculairement aux manifestations des racketts classiques pour le droit au travail. Dans la stratégie de P.O., le mouvement d'usine doit venir se joindre au mouvement extra-travail sur le terrain de celui-ci, et, ainsi, devenir lui-même politique: c'est une caricature a-dialectique de la formation en classe du prolétariat, mais dûe aux nécessités du rackett.

D'où aussi le moindre accent mis par P.O. sur le mouvement d'absentéisme qui, du fait qu'il figure déjà comme aux U.S.A., le mouvement dialectique des luttes exprimant un contenu communiste, s'avère totalement inorganisable politiquement.

b)- Les séparations, voire les oppositions, entre les diverses communautés du prolétariat sont elles aussi considérées dans leur réalité immédiate comme base stratégique de l'intervention européenne sur les immigrés.

Faisant une critique des groupuscules traditionnels qui veulent unir par des vœux pieux prolétariat immigré et autochtone, P.O. veut, au contraire, accentuer ces séparations, élargir la réalité produite par le capital " pour le conduire à un point d'éclatement où la réunification serait possible". On retrouve ici, la même gymnastique caricaturale qui tient lieu de dialectique à ce groupuscule et qui cache, mais en fait révèle, la contradiction où se débat P.O. dont la base de rackets est la séparation même des diverses communautés du prolétariat : l'unification des luttes par et dans les luttes, c'est la mort du rackets (car c'est la constitution de la classe se réappropriant sa conscience historique) d'où la stratégie combinée d'accentuation des séparations et d'unification idéologique par et dans la sphère politique où dominerait P.O., la Conscience .

Ce pauvre rackets, malgré ses efforts pour paraître s'en démarquer, ne peut faire mieux que les groupuscules traditionnels: tenter d'organiser le prolétariat en tant que communauté du capital.

3)- Alors que les rackets classiques se voient privés de bouffe, et donc réduits à l'impuissance, par l'impossibilité actuelle de réapparition de la conscience immédiate du prolétariat - conscience de producteurs de valeurs d'usage - P.O., produit de cette impossibilité, en tire les conclusions pour faire une critique des conseils ouvriers qui est une critique de rackets (*1), et pour se placer sur le terrain d'apparition de la conscience historique du prolétariat: la critique et le refus du travail.

Ce qui revient à vouloir se substituer directement à cette conscience - en somme être la conscience de la conscience comme les autres groupuscules veulent être le parti du parti - et vouloir organiser sa propre négation en tant que rackets ! En fait, comme on l'a vu, ils ne peuvent tenter d'assumer la réalisation de cette conscience historique, à la fois en niant que les lieux de production sont les lieux de sa réalisation, et en niant l'unification réelle des diverses communautés en lutte du prolétariat: c'est le résumé de leur contradiction et de leur limite.

* 1)- Plus possible de se réaliser par les conseils en tant que conscience historique substituée (cf: texte de P.O. sur les conseils en Allemagne et Lénine textes dont nous ne savons pas de quelle brochure ou livre il est tiré.)

4)- Cependant en intervenant sur le terrain réel et immédiat de l'existence du prolétariat et de naissance de sa conscience négatrice, de tels rackets peuvent ne pas apparaître immédiatement comme tels, ils doivent nécessairement coller à la

à la réalité et paraître s'y fondre. Ils ont donc un rôle mystificateur et de réel frein aux luttes, d'où l'importance de la démystification par leur critique constante.

Dépendant plus étroitement que n'importe quel autre de l'évolution du système et des luttes de classes, de tels groupuscules apparaissent dans les pays où la situation économique et les luttes sont parmi les plus avancées, et ils apparaissent différemment suivant le degré de cette évolution. Ainsi en Italie, où est né P.O., ce groupuscule politique est apparu presque immédiatement en tant que tel, et cherche son second souffle, - et sa virginité initiale -, dans son extension aux autres pays européens.

La Grande Bretagne, où la situation des luttes du prolétariat - tant sur le plan des luttes d'usines que sur celui de la critique en actes du travail par les prolétaires -, semble être la plus avancée d'Europe, ils apparaissent immédiatement dans les mouvements extra-travail tels les claimants Unions (organisation de défense des intérêts des chômeurs et non-travailleurs), et au moment même de leur apparition, ils semblent déjà ne plus pouvoir se manifester sous la forme groupusculaire traditionnelle, tout en appelant d'un autre côté, au soutien envers l'ignoble I.R.A. national-socialiste, avec tous les autres demeures des groupuscules traditionnels.

Quant au U.S.A., ils n'y sont jamais apparus, et la situation semble désormais au-delà de leur possibilité d'existence sous quelque forme que ce soit. Toute possibilité réformiste y semble déjà exclue des luttes. La révolution communiste arrive là-bas à l'ordre du jour, ce qui implique qu'aucune organisation extérieure à la classe et à ses luttes ne peut désormais y prendre d'essor.

En France, un des pays les plus retardataires quant à l'évolution économique et aux luttes, il semblerait qu'un groupe comme P.O. ait de l'avenir; il s'y est crée un sous-fifre balbutiant en la personne du groupe "Matériaux pour l'intervention" (Martin Adler, B.P. 42-06, Paris) Mais ce n'est qu'une hypothèse, car la France fait partie du monde capitaliste; une évolution et un durcissement rapides de la situation des luttes dans les pays les plus avancés se répercuterait sur la France elle-même, la faisant passer directement au niveau de ces luttes. L'entrée de la Grande Bretagne dans le Marché Commun pourrait, entre autres, avoir cette conséquence.

Des groupes comme P.O., semblent être l'expression d'une progression de la prolétarianisation des intellectuels, et simultanément, de leur conscience. Si on s'en réfère au groupe français "Matériaux pour l'intervention", composé principalement d'enseignants, cela semble correspondre à la décomposition idéologique de ce milieu, qui est apparue visiblement depuis deux ans: le travail des profs débarrassé de son appareil idéologique, le "savoir", tend à se révéler de plus en plus pour ce qu'il est, "du travail salarié". D'où sa critique par de plus en plus de jeunes enseignants, dont beaucoup reportent ce pouvoir idéologique sur la politique, sur l'organisation politique du prolétariat. Ils se posent ainsi en ultimes idéologues, et en ultimes politiciens.

5)- Pour finir, disons que toute la contradiction de P.O. est contenue dans son nom même: s'appeler "Pouvoir Ouvrier" montre en effet, - en dehors de la substitution, mais l'expliquant -, que pour ce rackett, le prolétariat ne doit pas aller jusqu'à ce nier, mais il doit prendre le pouvoir, et en plus redevenir l'ouvrier collectif, ce qui signifie que le procès de valorisation et le prolétariat devraient faire marche arrière et revenir à la phase historique où ils étaient peu de choses, et où le travail humain et le producteur de valeurs d'usage étaient beaucoup !!

C'est d'ailleurs une marche en arrière constante de l'histoire que tente dérisoirement P.O. qui a la prétention de la réécrire à partir d'un marxisme pur d'où seraient nettoyés les merdes social-démocrates, léninistes (*1) et stalinienues. Il n'est d'ailleurs pas le seul à s'essayer à ce petit jeu de société: le vrai marxisme, le seul, l'intégral, le pas déformé, pas révisé, est à l'affiche comme Jésus !

*1)- En fait, P.O. ne fait jamais une critique réelle du léninisme, il semble s'amorcer quelquefois, mais finit par le justifier entièrement. C'est d'ailleurs le cas de beaucoup de groupes divers qui "ont dépassé le léninisme" sans jamais l'avoir critiqué !

- QUELQUES CONCLUSIONS -

1)- Le marxisme a été une idéologisation de la théorie de Marx. Celui-ci a lui-même participé à cette fixation, notamment dans ses écrits et positions "politiques".

La contradiction de Marx a été de décrire la vie d'un être, le Capital, de sa naissance à sa mort, et de vivre à une époque où cet être était encore peu développé, d'où la glorification de la politique lorsque Marx voulut traduire dans la réalité immédiate et active son analyse des rapports de production capitaliste.

Il y avait une contradiction terrible entre les possibilités pratiques du mouvement qui n'était encore que le mouvement "ouvrier", et avait des tâches surtout éminemment "politiques" à remplir (instauration de la démocratie bourgeoise républicaine et/ou de la démocratie "populaire": 1830-1879, puis généralisation du salariat et du prolétariat: IIème Internationale), contradiction donc, entre cela et les propres conclusions dépassant le cadre de son époque précise, que tirait Marx de son analyse du capitalisme, analyse pourtant liée aux luttes fondamentalement communistes malgré cela du prolétariat d'alors. Ce que Marx disait était une critique radicale de ce qu'il pouvait faire en partie. Il en avait très conscience et le déclarait plus ou moins dans sa correspondance. Mais Marx, d'un autre côté, dans le mouvement immédiat, ne pouvait que limiter qualitativement l'apport de son travail théorique radical. (Voir, comment Marx et Engels ont été seuls, ou presque, sur le plan doctrinal, incompris même par leurs disciples: cf, Critique des Programmes d'Érfurt et de Gotha)

Marx, puis Engels, ont donc été les premiers bureaucrates et idéologues du mouvement ouvrier, involontairement. Ses écrits fondamentaux (Manuscrits de 1844, Grundrisse, Introduction à la Critique, Le Capital, etc...) ne peuvent prendre leur sens et leur vérité que maintenant, car c'est seulement maintenant que le capitalisme décrit par lui, s'est réalisé totalement, et que le communisme est la question à l'ordre du jour.

Les oeuvres de Marx ne pouvaient donc servir qu'à la formation idéologique de la bureaucratie socialiste, faite des intellectuels spécialisés dans le maniement de la dialectique et de l'économie, mais comme sphères séparées, et d'une partie de l'aristocratie ouvrière. La théorie marxienne ne servait plus qu'à prouver la nécessité du capitalisme par la connaissance de ses "lois" (cf: Althusser) et d'éterniser ainsi les rapports capitalistes dans le pouvoir des cheffillons et chefs syndicalistes et politiciens. Le fait que Marx se soit centré sur la critique de l'économie n'est pas là où le bât blesse; il blesse lorsque cette critique de l'économie est considérée comme une science, et non comme le centre de la théorie de la praxis communiste du prolétariat.

Cet économisme avait comme base la nécessité de comprendre l'économie capitaliste afin de défendre le travail salarié contre le capital (social-démocratie) ou de créer le capitalisme (léninisme).

D'autre part, cette terrible dichotomie exprime la dichotomie intellectuels/manuels, que la lutte entre la bureaucratie manœuvrière marxienne et la bureaucratie conspiratrice bakouninienne, au sein de la première Internationale, brandissait des deux côtés comme drapeau dérisoire et comme miroir déformant.

Les étapes qui mènent de Marx au stalinisme sont chacune la Vérité de la précédente: marxisme blanquiste et politicien - marxisme économiste et déterministe de la Social-démocratie - Léninisme - Stalinisme. Le trotskysme est un accident de parcours, archaïque; quant au bordighisme, il est la réalité fausse du marxisme de la bureaucratie, et son expression la "plus" scientifique".

Aujourd'hui le marxisme est le discours de la classe dominante du capitalisme "oriental", et le discours universitaire tendant à dominer à l'Ouest.

L'existence de ces deux discours implique évidemment, pour eux, la censure ou la minimisation de certains écrits de Marx, la déformation ou la parcellarisation de certains autres, et la mise en évidence d'autres enfin.

2)- Les anarchistes avaient raison d'affirmer au XIX^{ème} siècle, qu'il ne saurait y avoir d'Etat réellement prolétarien. Cette affirmation n'était pas sans contradiction: l'idéologie du travail était exacerbée chez eux comme dans l'ensemble du mouvement "ouvrier".

En fait, la justesse de leur conception était alors réduite à être sous-uto-
piste (*I) humaniste, quasiment religieuse. L'idéologie anarchiste n'a pas - et ne pou-
vait pas - échapper au sort commun des idéologues en domination formelle: à la fois tra-
duire et mystifier la réalité du capital et des luttes de classes.

L'idéologie anarchiste (20 ans après qu'elle se soit compromise, comme tout le beau monde socialiste de l'époque, dans la 1^{ère} guerre mondiale, Kropotkine en particulier) trouva sa vérité dans l'Espagne de 1936 où le scandale n'était pas dans la participation des leaders anarchistes au gouvernement contre-révolutionnaire républicain mais, dans la raison de cette participation: les "collectivisations", considérées par les anarchistes comme la destruction des rapports de production capitalistes, n'en furent très vite là aussi que le potentiel de généralisation et de rationalisation malgré les prémisses prometteuses, dûes au combat de classe magnifique du prolétariat espagnol.

Il est évident que le fédéralisme anarchiste n'a rien de communiste, rien de destructeur de l'Etat. C'est une conception liée à l'apparition du capitalisme, utopie qui ne serait qu'une régression historique, (où les groupes de producteurs s'affronte-

raient sur un marché rendu "juste" par la régularisation de l'Anti-Etat)

La communauté humaine est à la fois anarchique et centralisée et basée sur la conscience de l'homme social.

L'apport des écrits anarchistes sur ce dernier point est considérable, même si ce ne pouvait être, alors, que des affirmations humanistes tournant au mysticisme, et donc mystificatrices.

Aujourd'hui, alors que la destruction de l'Etat et l'instauration de l'Anarchie Pratique est l'enjeu des luttes du prolétariat, l'idéologie anarchiste se résorbe, outre les vieilles vaisselles sales d'antan (F.A.), dans des organisations-sectes calquant leur existence sur celle des organisations léninistes: la confusion des idéologies et leur opposition spectaculaire se fait au niveau du racket. Cette idéologie se résorbe aussi dans des "communautés" artisanales, ou agricoles, qui, en voulant, illusoirement, revenir sur des bases de production pré-capitalistes, croient être sorti de leur misère triple de prolétaires (Eh oui!), d'idéologues, et d'"idéologisés" (la puanteur religieuse)

Le caractère radicalement négateur du système capitaliste, revendiquant la libération totale de l'homme, sur tous les plans, que l'on rencontre dans la littérature anarchiste révolutionnaire; (Bakounine, Coeur de Roy, Eric Mühsam, Malatesta, Camillo Berneri, etc...) crache à la gueule des anarchistes tout comme l'oeuvre de Marx est le coup de pied au cul des marxistes.

*1)- Le courant utopiste (Fourier en particulier) exerçait une compréhension beaucoup plus rationnelle de la société, et même intuitivement géniale, mais, d'un autre côté, totalement sans incidence pratique dans les luttes prolétariennes. Ce qui est remarquable, c'est la jonction entre le courant utopiste fouriériste, le mouvement anarchiste ouvrier, et les luttes radicales de 1830 à 1870 que Joseph Déjacques exprime le mieux et qui est déjà vision claire et lumineuse du communisme comme buts et moyens.

3)- La critique des conseils ouvriers est à l'ordre du jour dans les milieux ayant dépassé le léninisme; c'est une critique qui, généralement, escamote le problème réel en ne voyant dans les conseils allemands qu'une manifestation superficielle de la classe (*1), ou en affirmant que l'opposition soviets-parti bolchévique n'existe que dans la tête des conseillistes (*2). Ceux-ci, de leur côté, font du rapport conseils-partis, une opposition rigide, presque morale: les partis ne semblent avoir aucune base matérielle, d'existence et de réalisation en tant que conscience historique substituée.

En réalité, il y a bien une opposition réelle entre conseils ouvriers et partis qui n'est autre que le potentiel d'autonomie de la classe vis-à-vis de ses représentations politiques, mais cette opposition n'est pas rigide, c'est un lieu qui les oppose c'est une opposition qui les lie les uns aux autres.

Pour le conseilliste allemand des années 20, Otto Rülhe, le prolétaire n'est prolétaire que dans l'usine, ailleurs il se comporte comme un petit bourgeois, etc... On a vu que le prolétaire était d'abord prolétaire parce qu'il n'avait aucun moyen - de production et de subsistance - de l'éviter. Cette conception conseilliste qui, alors, avait des bases réelles dûes aux limites des luttes - excepté le côté idéologique de l'appellation "petit-bourgeois" - aujourd'hui est une incompréhension totale des luttes et une entrave idéologique à la compréhension du mouvement révolutionnaire qui se reforme. Tous les néo-conseillistes (sans parler des débiles para-situs du genre G.R.C.A. dont la récente déconfiture est la seule signature) sont réduits à former des organisations politiques pour l'avènement du Pouvoir des conseils ouvriers (cf: le récent regroupement conseilliste: "Cahiers du Communisme de Conseils", de Marseille avec "Révolution Internationale" de Toulouse et Paris, et l'innénarrable "Organisation conseilliste" de Clermont-Ferrand): en somme c'est la rackett inversé des partiistes, et en plus dérisoire encore.

Cependant, s'il faut affirmer avec force que le prolétaire n'est pas prolétaire que dans l'usine, il faut aussi réaffirmer que c'est dans le procès de production que son existence est toujours plus décisive.

La réalisation de la destruction des rapports de production capitaliste repose donc, en dernier lieu, et fondamentalement, sur la négation du prolétariat dans ce procès et l'espace où il s'exerce: l'usine. Alors peuvent réapparaître les Conseils en tant qu'organisations de lutte, mais leur contenu ne peut être que totalement différent et même opposé à celui des conseils ouvriers allemands et italiens^{et} des soviets russes. Ils ne peuvent qu'être inscrits dans un mouvement de lutte destructrice qui englobera toute la réalité sociale (tout l'espace et l'ensemble des hommes prolétariés- donc les prolétaires non productifs, et les prolétaires non travailleurs en particulier -) dont l'Etat n'est plus que le régulateur policier. Ils ne peuvent être que des conseils Prolétaires - ce qui n'est pas une question de mot, vu l'unification de l'être-prolétaire -, immédiatement négateurs du procès de production-valorisation.

Comme l'écrit le camarade auteur de "Capitalisme et Communisme" (*3) :

"...pour révolutionner la production, pour liquider l'entreprise, la révolution communiste est naturellement amenée à s'en servir. C'est là son levier essentiel, au moins pendant une phase. Il ne s'agit pas de prendre pied dans l'entreprise pour y rester enfermé et les gérer, mais pour en sortir et relier entre elles les entreprises, sans échange, ce qui les détruit comme entreprise.

, Les conseils ne peuvent apparaître que pour se nier.

Autrement dit, comme ultime affirmation de la direction pratique du prolétariat fondamental dans le mouvement, ils peuvent réaliser la démocratie économique et sociale, pour la détruire définitivement, en détruisant toute scission entre être et pensée, car la délégation des pouvoirs humains sur laquelle est basée toute démocratie, directe ou indirecte, ne saurait survivre à l'avènement de la communauté humaine.

*1)- Invariance n° I, nouvelle série. J. Camatte. B.P. 133 (83) Brignolles. (Texte d'ailleurs fondamental, à compléter par la lecture de "Fondements de l'économie communiste", brochure d'Information Correspondance ouvrière".)

*2)- "Critique de l'idéologie ultra-gauche", de Jean Barrot, en vente à "la vieille Taupe" 1, rue des Fossés st Jacques.

*3)- "Le Mouvement Communiste" n°2, G. Dauvé, B.P. n°24, 93 Bondy

4)- Le rôle de la théorie n'est que d'être l'expression globale et l'explicitation de la conscience qu'ont les prolétaires de leur situation et de leurs luttes, conscience indissolublement liée à leur pratique, et de mettre simultanément au jour et à jour le devenir du mouvement révolutionnaire. Combattre toutes les idéologies substitutives à cette conscience (autogestionnaire, organisationnelle, etc...), fait partie de cette explicitation.

Cela implique que les "théoriciens" n'aient pas d'intérêts de classe immédiatement et historiquement différents de ceux du prolétariat s'universalisant, dans lequel ils doivent être déjà, pratiquement et socialement, inclus; et cela implique, donc, qu'ils ne soient pas que des "théoriciens".

5)- Le travail, cet échange organique entre "l'homme-individu" et la nature, est, en fait, détruit par le mode de production capitaliste lui-même qui en fait, peu à peu, en le socialisant, une unique fonction productrice de profit, et, par là même, d'aliénation pour l'ensemble de l'humanité et de la nature. Le prolétariat doit détruire cette fonction en sé niant. Ainsi, il réalise, dans un sens humainement social, la destruction du travail humain individuel; il libère l'humanité et la nature en les reconciliant, et fonde l'activité sociale productrice qu'on peut définir comme l'échange organique entre l'homme social et la nature.

Les sommets de la préhistoire sont atteints lorsque le capital domine réellement et totalement le travail et la société, en tendant à détruire le milieu naturel de l'homme. Alors, le mouvement, inhérent aux rapports sociaux des hommes, semble disparaître, seul apparaît le caractère fixe des choses. Mais le mouvement vit et se développe sous la marchandise-capital: tout acte productif est un mouvement social et la mode de production capitaliste est un antagonisme en actes, le développement d'une contradiction. Et au moment où le mouvement disparaît spectaculairement, il vit, anonymement, invisible aux yeux de ce qui lui est extérieur. Il se développe en négateur de la fixation des choses et du capital, jusqu'à redevenir généralement visible parce qu'envahissant les coins jusqu'à maintenant aveuglés. Par lui et dans lui, tout se remet lentement en mouvement.

Le point de rupture avec la capital est le point où le caractère mouvant de l'homme retrouvé domine le caractère fixe des choses; avec la fin du travail, c'est la fin de la préhistoire humaine.

" De même que le système de l'économie bourgeoise se développe peu à peu, de même aboutissement ultime de ce système, se développe peu à peu sa propre négation. Pour l'instant, nous avons en vue le processus de la production immédiate. Si nous considérons la société bourgeoise dans son ensemble, nous voyons que le dernier résultat du processus de la production sociale est la société elle-même, autrement dit l'homme lui-même dans ses rapports sociaux. Dans ce mouvement tout ce qui possède une forme fixe (le produit, etc...) n'apparaît que comme un moment passager, le processus de la production immédiate y compris. Il en est de même pour les conditions et les réalisations de ce processus, où seuls apparaissent comme sujets les individus dans leurs rapports réciproques, qu'ils reproduisent tout autant qu'ils créent? C'est le processus constant de leur propre mouvement, où ils se renouvellent eux-mêmes dans l'acte de renouveler le monde des richesses qu'ils créent."

Karl Marx (Grundrisse, Ed. de la Pléiade)

Le communisme, comme l'amour, "c'est tout ce qui est vivant, toute spontanéité, toute expérience sensible, en un mot toute l'expérience réelle dont on ne sait jamais à l'avance d'où elle vient et où elle va."

Karl Marx (La Sainte Famille)

6)- Pour nous, la révolution n'est, évidemment pas l'inéluctable; mais, l'est, en préalable, un double affrontement du prolétariat fondamental avec le capital et les couches moyennes prolétarisées et se prolétarisant. Si le prolétariat intègre ces couches à ses luttes destructrices, c'est la grande majorité des hommes prolétarisés qui affrontera le capital pour sa destruction. Si, au contraire, le prolétariat se laisse résorber dans les luttes immédiates des couches moyennes pour la démocratie et, donc, pour le capital, les antagonismes que celui-ci suscite, par et dans son existence, entre les diverses composantes du prolétariat universel et à l'intérieur même du prolétariat fondamental, ces antagonismes ne peuvent que s'exacerber et conduire à l'autodestruction physique de l'humanité, sa négation par le capital triomphant, et n'ayant d'autre perspective que cette destruction partielle ou intégrale.

Négation du prolétariat ou négation du genre humain, tel est l'enjeu des luttes de classes, aujourd'hui. D'où l'importance de situer, déjà, la contre-révolution dans son émergence.

Nous développerons ces conclusions et les autres points essentiels de ce texte dans les parutions ultérieures.

Nous nous sommes procurés des brochures du "Pillage au Quartier Latin". Elles sont encore disponibles.

PARIS -MAI 1972 -

GROUPE NEGATION

- PRESENTATION PAR NECESSITE DU TEXTE QUI SUIT -

Le texte qui suit a été écrit au début 1970. Son intérêt essentiel actuel, (illustrer ce que nous avançons sur le refus du travail et les liens entre les différents secteurs du prolétariat au sein de la dialectique sociale urbaine), converge de façon éclatante avec la raison de sa rédaction pour le camarade, alors plongé quotidiennement par son mode de vie dans cette pratique qu'il essayait de relier, théoriquement, au mouvement de la lutte des classes. Cette pratique lui servait, non seulement à sa propre vie, mais aussi à comprendre celle des autres jeunes prolétaires qui partageaient avec lui leurs espace- temps; et enfin, pour la compréhension du sens que pouvait avoir cette pratique dans la mouvement prolétarien. Ce texte qui était "issu de", et "se rapportant à" une situation spécifique (Valence en l'été 1969) était aussi une suite que ce camarade pensait donner à : "Naissance du mouvement radical", petit texte paru dans : "Informations-Correspondance-Ouvrières" n°93, en réponse à : "Luttes de classes et mouvement révolutionnaire", éditorial de discussion du groupe "Archinoir".

Quel était le débat en question ? Le groupe Archinoir et le camarade en question (qui y participa par la suite), face à la position dominante dans I.C.O. à l'époque, comme quoi seules les luttes sur les lieux de travail sont révolutionnaires car allant dans le sens de la prise en main des moyens de production par les prolétaires, essayaient, d'une part, de montrer en quoi les luttes du prolétariat étaient aussi très vives en-dehors des lieux de production (rues, bals, cf: "les bals du pouvoir", Archinoir n°3, etc...), en quoi, même, elles étaient les luttes qui unifiaient les prolétaires entre eux, en quoi le refus du travail devenait bien la motivation des luttes des prolétaires les plus combattifs (dans les usines: sabotage, déconnante, grèves), (et dans l'espace-temps extra-travail : absentéisme, refus d'aller bosser, marginalité relative et temporaire, etc...), et qui les unissait sur les lieux de production et en-dehors; d'autre part, en quoi le prolétariat devenait de plus en plus l'humanité prolétarisée (ouvriers et employés, intellectuels, etc...) et, enfin, tentaient d'amorcer une critique de l'idéologie autogestionnaire conseilliste, en se basant sur ce refus du travail et sur les possibilités de relative suppression de ce dernier par l'automation.

Cet éditorial dans I.C.O., repris dans Archinoir n°3, ainsi que la réponse du camarade, furent largement conspués par beaucoup n'y voyant qu'une variété de "vie-quotidiennisme" ce qui était radicalement faux. Cette attitude s'explique par l'idéologie conseilliste bornée qui n'enregistre aucun fait social en-dehors de l'usine sans le déclarer non-social car non économique; et s'explique aussi par les limites intrinsèques à notre analyse d'alors. Nous n'arrivions pas à réunir de façon théorique profonde ce qui unit matériellement le refus du travail, l'unification des luttes, les luttes sur les lieux de production et en-dehors. Nous voyions, nous sentions, nous vivions des phénomènes (dont l'un, particulièrement : le refus du travail vécu par des couches de plus en plus importantes de jeunes prolétaires); nous appréhendions l'existence d'un lien entre ces phénomènes, entre les grèves sauvages et les luttes dans les bals par exemple, mais nous ne faisons qu'affirmer la nécessité d'existence de ce lien sans pouvoir l'expliquer. Nous voyions ce qui était radicalement en-train de changer, mais la conscience que nous en avions était immédiate, issue de Mai 68, directement, à cheval sur deux époques. Des phénomènes nouveaux, de nouvelles manifestations de la lutte de classes faisaient irruption en nous, devant nous, et nous avions le besoin impérieux de les énoncer et d'essayer de les analyser. Mais nous n'avions pas une analyse claire et historique, basée sur une compréhension économique de la phase du capitalisme dans laquelle nous vivons.

Nos bases économiques, en particulier, étaient généralement les mêmes que celles de ceux qui nous critiquaient comme ci-dessus. En fait, nous ne pouvions pas posséder, alors, l'analyse développée dans le texte : "Le prolétariat comme destructeur du Travail", car nous étions encore pratiquement en Mai 68, un an après; c'est-à-dire que tous ces phénomènes critiques du travail ne s'étaient pas montrés dans tous leurs aspects, dans leur totalité, mais ne faisaient alors que s'imposer à la conscience, qu'ém^{er}ger.

Les limites et les contradictions du groupe Archinoir se trouvaient là-dedans, et c'est à partir de là que, après la mort d'Archinoir, nous avons pu développer ce boulot, à partir de la nécessité sentie de passer par une analyse des rapports de production de la phase de domination réelle du capital.

Quant au texte qui suit, donc, ses avatars de non-publication (il aurait dû sortir dans "l'Avorton." n°2, bulletin de discussion mort-né, issu de la dissolution du groupe Noir et Rouge") recouvrent le fait qu'il n'aurait pu être vraiment saisi alors, et que c'est seulement maintenant qu'il peut l'être, à la lumière du texte "le prolétariat comme destructeur du Travail", celui-ci de son côté étant ainsi illustré de la façon la plus évidente nous semble-t-il.

Il prend tout son sens maintenant pour deux raisons :

- *1)- Le mouvement pratique qu'il décrit s'est accéléré et étendu
 - 2)- La conscience qu'on peut en avoir commence à se faire plus opérante,
- Nous sommes en 1972.

- NAISSANCE DU MOUVEMENT RADICAL -

(suite)

I Quelques douceurs violentes annonçant l'accouchement.....

L'extension des luttes du mouvement ouvrier des lieux de production aux lieux et temps extra-travail (rues, bals, quartier, etc...) n'est pas à prendre comme une extension des mouvements revendicatifs d'usine au réseau social urbain. Il y a un saut qualitatif.

Il est à noter que beaucoup de jeunes ouvriers qui n'ont aucune (ou peu) pratique revendicative dans leurs boîtes (note 1) sont actuellement les plus en pointe dans les luttes se déroulant dans l'espace-temps extra-travail. Car la répression des syndicats a depuis longtemps "desespéré" les jeunes ouvriers de toute lutte à l'intérieur de l'usine qui remettrait en cause leur morne vie. C'est-à-dire que leurs forces de lutte ne résistent pas à la confusion totale du spectacle revendicatif (note 2) dans leurs boîtes. Cela se traduit, pour beaucoup, par le désir de se tirer le plus loin et le plus vite possible de cette merdouille, par l'acceptation généralement de la situation présente dans l'usine (note 3) et le désir de passer à autre chose. Mais cet autre chose (soit la marginalité temporaire par rapport au travail, soit les loisirs) leur apparaît de plus en plus comme presque aussi chiants que le boulot, avec toutefois des "possibles" entrevus (dans la rue, la vie, le jeu sont ou semblent possibles, dans l'usine c'est le travail, encore le travail, toujours le travail!). Dans leur conscience immédiate, les loisirs, c'est leur affaire, l'usine, c'est l'affaire des syndicats; mais dans la réalité, les loisirs, c'est aussi l'affaire du système, ce dont ils ont de plus en plus conscience et, de ce fait, se sentent totalement dépossédés, sentiment d'où naît la révolte. Ils sont nés dans la société d'après-guerre, celle-ci ne peut en aucun cas constituer une amélioration qualitative et quantitative des conditions matérielles de vie comme pour leurs aînés. La critique de cette société est, avant quiconque, leur affaire.

Tant qu'il n'y a pas de syndicats des "loisirs" (note⁴), c'est sur les lieux extra-travail que les luttes sont le plus facilement et le plus immédiatement radicales, que naît le mouvement radical qui peut re-pénétrer, à partir de là, dans les usines, avec les jeunes ouvriers re-conquérant peu-à-peu leurs forces de lutte sur le spectacle revendicatif parce-que les ayant conquises sur le spectacle quotidien de l'espace-temps extra-travail, auparavant.

NOTE 1)-

Je n'ai personnellement passé, en tout et pour tout, qu'un jour et demi dans une usine : ça m'a suffi! Comme j'ai la "chance" d'avoir le niveau d'études du B.E.P.C., je peux généralement trouver des petits boulots de burlingue ou de vendeur, magasinier, etc... Par contre la plupart des copains ne peuvent pas et en sont réduits à bosser en usine (ce qu'ils évitent le plus possible, et moi aussi de mon côté, mais on ne peut pas toujours éviter le travail, faut bien vivre dans ce système) La plupart d'entre eux font grève avec les syndicats parce que tout le monde le fait, mais autant pour s'arrêter de bosser et se barrer de l'usine que pour gagner quelques francs supplémentaires qui de toutes façons leur seront repris bien vite par la hausse des prix. Par contre, le sabotage sous diverses formes ou la tire au flanc systématique est leur pratique quotidienne (aller roupiller une heure ou deux dans un coin en faisant la pige aux contremaîtres est la forme de lutte la plus recherchée par eux.)

Un copain qui bossait aux pièces, avait réussi à trafiquer sa machine au point de la rendre presque automatique, ce qui faisait qu'il pouvait à la fois roupiller ou déconner avec les autres et gagner plus de pognon; jusqu'au jour où le délégué syndical qui pouvait pas le piffrer, et réciproquement, l'a dénoncé au contremaître. D'où des prises de gueule et le changement de machine pour le copain qui a préféré se barrer de la boîte en menaçant de revenir et de tout pêter. La menace avait, semble-t-il, porté car le copain était connu comme un "violent" faisant partie d'une bande de jeunes des grands ensembles H.L.M. redoutée, et lorsque, quelques jours plus tard, il est revenu roder autour de l'usine, des grillages supplémentaires avaient été dressés.

NOTE 2)

Parallèlement à l'accumulation du capital, s'est formé une accumulation de mensonges de la part des prétendus représentants de la classe ouvrière: cette accumulation produit ce que j'appelle le spectacle revendicatif. Pas plus que le capital, le mensonge syndical ne sait où il va, il vit "au jour le jour", entraîné par son seul souci de maintien, et se reproduit par son besoin de vie; il s'accumule ainsi inéluctablement et s'entraîne irrationnellement vers des sommets. Pas plus que le capital, le mensonge syndical ne peut prévoir la subversion, et comme lui, il ne peut qu'être désemparé par les secousses qu'il engendre.

NOTE 3)

Cette acceptation ne se fait pas sans douleur, et, je connais de jeunes ouvriers qui portent une haine aigüe contre les syndicats (et par extension pour l'idéologie communiste, le mensonge communiste. (cf: P.C.F.)

NOTE 4)

Le spectacle de la revendication produit, chez le pouvoir syndical, la revendication du spectacle (cf: toutes les revendications des syndicats sur le plan extra-travail : la culture, l'information "objective", l'enseignement pour tout le monde, plus de bien-être en objets marchandises, de "meilleurs" programmes de télé, des loisirs mieux organisés, etc...)

Ces revendications sont inséparables des revendications syndicales dans l'usine, elles assurent le maintien du pouvoir syndical et la continuité du mensonge; mais dans la vie quotidienne extra-travail, le mensonge des bureaucrates est encore inorganisé, sans structures (il laisse la place à l'Etat et au Capital, malgré l'effort des syndicats pour instituer des organisations syndicales des loisirs) Dans les temps et dans les lieux extra-travail (c'est-à-dire dans la ville, dans la rue, etc...) 31

tout semble se fondre encore un peu dans un repassionnement possible, les séparations ne sont pas immédiatement et totalement indépassables: LES RUES N'ONT PAS DE MURS ET LES MURS DES USINES QUI LES BORDENT ONT DES OREILLES.

NOTE X Y Z

Mais en même temps, les usines existent; et les luttes actuelles (grèves sauvages, par exemple) sont un moment important et inévitable dans le mouvement. Encore mystifiées, ces luttes ne semblent, justement, pouvoir être dépassées que par le retour dans l'usine du mouvement ouvrier social-urbain; c'est ce qui est déjà entamé de façon encore partielle ou incohérente par les sabotages et toutes critiques en actes du travail et des syndicats.

II Quelques remarques sur Mai 68 dans une petite ville de province

(Valence, en l'occurrence)

En Mai 68, à Valence (ça a été le cas approximatif de toutes les petites villes) les usines ont été occupées par les syndicats, la rue et les autres lieux sociaux, par le pouvoir des loisirs (maisons des jeunes et de la culture, Fédération des oeuvres laïques, etc...) c'est-à-dire que la rue n'a été occupée que le temps de passer de l'usine à l'usine, ou à la M.J.C.!

Mais seulement pour les intellectuels, politiciens, militants, gauchistes, flics, curés, etc... qui essayaient de sauver leurs meubles en lançant des appels au peuple à venir discuter (?) dans leurs M.J.C., salle des "fêtes" (en y remplaçant les bals pouvant devenir des lieux de subversion -voir Archinoir n°3- par des parlores de spécialistes en tous genre). Mais le "peuple" ne vint pas (ou peu, uniquement les adhérents de la M.J.C. et quelques "solitaires de la conscience immédiate").

Les jeunes prolos, en général, après avoir erré dans les rues qui ne se repassionnaient décidément pas, (et c'est là, me semble-t-il le noeud de l'échec), se tirèrent à la campagne pour baiser.

Jamais on avait autant baisé entre jeunes ouvriers et ouvrières (ou employés divers), mais hors des usines, loin des usines : faut croire que contrairement à ce que prétend l'I.S. (Internationale Situationniste) ça ne fait pas jouer les gens de baiser sur les machines!...

A remarquer, donc, comme le pouvoir du capital stoppe toute activité de "loisirs" et l'organisation habituelle de la "vie" des rues, lorsqu'une grève générale d'ampleur est déclanchée, car la subversion du réseau social-urbain est "trop facilement" possible.

Il s'agit pour le pouvoir de faire le vide dans les rues et de faire entrer en fonction, très vite, ses spécialistes. Une M.J.C. qui se met en grève positive, c'est les syndicats et la bourgeoisie qui, mis à mal par la grève générale, déplacent une partie de leurs forces des usines dans cette M.J.C. (les loisirs); en même temps c'est un désir de lutte des adhérents de la M.J.C. contre le pouvoir (de même, bien sûr, pour les occupations d'usine), mais désir et lutte totalement mystifiés en Mai 68. Tout ce qui s'est fait ou dit dans la M.J.C. n'était pas forcément du côté du pouvoir récupérateur, mais nous étions récupérés à partir du moment où ne s'est pas posé pratiquement le problème de la récupération, c'est-à-dire aussi le problème de la subversion, c'est-à-dire de la réalisation de nous-mêmes. La M.J.C. (et son fonctionnement) a été la réalité spectaculaire qui s'est installée à notre place.

Finalement, à Valence, en Mai 68, la pratique des jeunes prolos a encore été dans les limites du pouvoir capitaliste qui dût cependant céder un peu de terrain répressif. (En ce qui concerne la sexualité, mais vu la situation et les partenaires, cette lutte sexuelle traduisait une lutte au niveau même des rapports de production et donnait un sens immédiat à la grève.)

Les limites des luttes étaient inscrites dans le manque de compréhension par les jeunes prolos de ce qu'ils suscitaient eux-mêmes, de ce qui était virtuellement en jeu, et par l'absence, généralement, de luttes réelles dans le réseau social-urbain avant Mai.

C'est justement ce qui est en train de changer (ne pas inscrire sur son carnet de change, monétaire ou politique) Voyons un peu comment, par exemple.

III La gare de Valence un peu détournée l'été dernier (69)

" A la gare comme à la gare "

L. Trotsky (extrait du petit précis sur la militarisation du travail
et le travail de la militarisation)

Au début juillet 69, on s'est retrouvé une petite bande de travailleurs ou travailleurs "marginiaux", à ne pas avoir assez de pognon pour se payer des vacances (à part, pour certains, quelques jours ici ou là). Aussi on a essayé de ne pas trop se faire chier à Valence.

Valence est une ville où le centre d'animation se situe autour de la gare : ville de passage pour les vacances sur la route du sud, les jeunes valentinois traînent, surtout l'été, dans la gare, ses abords, les bistrotts, etc...

Dès l'hiver, on était quelques uns à avoir pris comme bistrot habituel, le buffet de la gare. De plus en plus, d'autres copains prolos étaient venus dans ce lieu qu'ils évitaient auparavant car la clientèle était constituée par de jeunes petits bourgeois. Au printemps, ceux-ci avaient plus ou moins foutu le camp (à cause de notre présence régulière et choquante), émigrant dans un "beau bistrot" récemment rénové, face à la gare. Et, au début juillet, nous étions entre nous et avec des voyageurs en attente d'un train.

Les buffets, comme chacun sait, communiquent généralement avec les quais de gare et les salles d'attente. Aussi attirés par l'inconnu de la foule de voyageurs, pour draguer (eh oui!, cher intellectuel gauchiste-radical, c'est con de draguer, et on en savait quelque chose pratiquement! Mais on en était là pour pouvoir baiser et sentir une présence féminine de temps en temps car nous étions un groupe exclusivement masculin, à part quelquefois une ou deux filles). On a eu vite fait de franchir la porte de communication -"interdit sans titre de transport"- et nous investissions "en masse" les lieux (entre 5, 6 et une vingtaine au plus fort du groupe).

Que faire dans une salle d'attente et sur des quais de gare, lieux de temps morts et totalement dépassionnés par définition?

On cherchait donc des filles (voir la suite), on cherchait d'autres gens; à vivre d'autres "trucs" pas trop chiants. On s'est mis à déconner, à rigoler, à interpeller joyeusement et impersonnellement (sans les agresser) les voyageurs qui, pour la plupart, attendaient tristement leur train, s'ignorant les uns les autres : "salles d'attente, lieux de rendez-vous où personne ne se rencontre. A voir la tête des gens, faut croire que le départ pour les vacances c'est pas une partie de plaisir... Est-ce que les gares doivent être des lieux où on se fait chier, pas prévus pour rigoler mais pour emmener des troupes loin de leur parcage habituel, vers d'autres parcs ? Et bien, nous, on a envie de rigoler un peu!..." Face à nous des gens sortant de leur léthargie, étonnés... "mais quoi?"... et retombant, pour certains, vite en ennui ou en sommeil; et ces visages (in)expressifs : "encore de jeunes cons qui viennent foutre le bordel, ils sont bourrés ou c'est des gauchistes", notre rôle immédiatement plaqué : ivrognes ou spécialistes en contestation D'autres sont réveillés pour de bon, et ces visages expressifs : "tiens, il se passe quelque chose", ces regards croisés : l'intérêt, l'approbation - ils causent du peuple, les idéologues, c'est tout ce qu'ils savent faire ! mais nous, les prolos, cons cause; et vous les prolos, vous causez : on est des non-voyageurs, vous êtes des anti-voyageurs, on se reconnaît, on est tous des insupportants de cette merde !

Ces regards qui ne s'évitent plus inéluctablement ou qui s'évitent trop vite de se sentir mal de s'éviter. Pigé !

Et, parfois, un échange des mots, avec notre bouche, par-dessus les bancs qui ne les figent plus. La salle d'attente devient pressée, s'anime, ce n'est plus une église où les gens chuchotent, où seuls les garins crient, pleurent, rient. Oh ! Eh !

On a connu ainsi plusieurs (anti) voyageurs, passés des moments intéressants avec eux. On a même retrouvé deux ou trois fois un jeune employé des P.T.T. qui, bossant dans la Loire et habitant à Nîmes, passait régulièrement une heure ou deux à Valence en "attente" de sa correspondance.

" La boisson dont je me chauffe n'exclut pas la lutte de classes "

K. Marx.

Le rôle d'ivrognes que certains nous avaient attribué ne nous empêchaient pas, de temps en temps, d'être effectivement bourrés. A un certain moment, on a même transformé la salle d'attente en un "bar sauvage" où on apportait nos litres, invitant certains voyageurs à boire un canon avec nous. Deux ou trois fois, on a même un peu détourné le buffet en y apportant de la bouffe et des litres en grande quantité, (un copain cuistot dans un restaurant était le principal fournisseur, il s'est d'ailleurs fait vider à la fin de l'été, ses vols ayant été découverts). Des tablées de 15, 20 personnes étaient ainsi constituées avec la complicité active d'un serveur, et, celle, tacite d'un des "directeurs" du buffet; celui-là venant boire, en douce, un petit coup avec nous, celui-ci en ayant bien envie, mais n'osant transgresser sa fonction à ce point.

"De jeunes voyoux me font pousser réellement des cornes en utilisant ma gare pour leur jouissance; ils ridiculisent mon métier, ce que la légende même de ma femme n'avait jamais pu réaliser"

Le chef de gare

On venait donc chercher des filles. On s'est heurté, très souvent, au masque fermé de "minettes", de nanas "en mal de vacances" (avoir envie d'être en vacances est normal, mais cette envie produit aussi l'attitude qui consiste à remettre constamment au lendemain un plaisir relatif : "être en mal de vacances" c'est aussi "avoir mal aux vacances") et qui passent d'ailleurs la totalité de leur vie à faire la gueule à ce qui va à l'encontre du caractère figé des choses produit par le système même.

Et, puis, on a trouvé, aussi, des filles intéressantes et intéressées avec qui on a eu quelques rapports; ces rapports faisaient que, parfois, elles loupaient leur train pour lequel elles étaient en attente; c'est-à-dire qu'elles n'attendaient plus rien : voir le train, la casquette du contrôleur ou le cul des vaches (elles se tournaient maintenant quand passe un train, elles aussi en ont ras les cornes des voyages). Les filles s'en foutaient, elles avaient plus ou moins de plaisir (nous aussi, mon cher...) et critiquaient pratiquement l'organisation de leur vir par le pouvoir; ce qui leur aurait paru inenvisageable quelques instants auparavant (louper "consciemment" leur train) leur paraissait alors tout à fait naturel. C'est ainsi qu'une fille, en fin de vacances, a passé une nuit et une matinée avec moi, repoussant d'une journée sa rentrée au boulot (elle bossait à la S.N.C.F. de Strasbourg : Oh, ironie du ressort du plaisir !). C'est aussi là que j'ai connu Claire, si vous ne savez pas qui c'est, ça fait rien, moi je sais !

Tout ce remue-ménage (le ménage du pouvoir) nous a évidemment fait frotter aux contrôleurs de la gare. Deux attitudes chez eux : deux ou trois, plutôt bienveillants pour nous, au départ, ou le devenant au fil des jours et des nuits, se trouvaient pratiquement complices de nos actes, ne nous faisant pas chier dans leur boulot de contrôle des tickets (on n'en avait évidemment pas), nous faisant même parfois, pénétrer sur les quais par l'entrée officielle, et discutaient avec nous. Ils laissaient ainsi, un peu, leur rôle de flicaille. Les autres, au contraire, - les plus nombreux - conservaient ce rôle et l'exerçaient consciemment, d'où prise de gueule, bagarres évitées de justesse et bagarre non évitée où un contrôleur s'est fait casser la gueule par un copain qui bossait d'ailleurs au buffet et qui s'est fait vider à la suite de ça. Appels, parfois, des flics S.N.C.F. aux flics de la préfecture dans la meilleure coordination des pouvoirs répressifs et certains d'entre nous embarqués au commissariat.

Quant aux employés des quais, ils nous voyaient d'une façon plutôt sympa mais nous avons eu peu de rapports directs avec eux. Si ce n'est lors de la grève des roulants, début septembre, où une attitude de classe fut nettement visible dans ces rapports face, par exemple, à certains bourgeois et bourgeoises qui, à l'affut du moindre train, gueulaient que des mecs aient piqué leur place réservée en première classe. Il y avait à ces instants un petit air de lynchage qui flottait sur les quais de la gare - évité, en partie, par le départ final des trains - et aussi un petit air de fête car les autres voyageurs n'étaient pas forcément mécontents de ces temps d'incorganisation : l'absence de trains nous permettait encore plus facilement de discuter, de déconner avec eux et avec les employés des quais qui venaient souvent nous rejoindre.

Toute cette période vécue, en partie, dans la gare a été aussi très intéressante, bien sûr, dans mes rapports avec les copains, que, pour certains, je connaissais peu, ou d'autres, seulement de vue, et avec lesquels je me suis retrouvé pratiquement dans un même mouvement de vie à partir d'une situation sociale et de vie commune.

"Et mon cul, c'est du paria ?"

Extrait des pensées secrètes de Mao-Tsé-Toung

Enfin, et à propos des filles rencontrées avec qui on a, ou pas, baisé, une anecdote marrante (mais pas tant que ça anecdotique et marrant). Deux copains ouvriers "draguent" une fille qui attend un train au buffet, ils discutent longuement avec elle et lui proposent de passer la nuit à Valence et donc, tacitement, de baiser avec eux -ou avec l'un d'eux- Elle refuse gentiment mais elle refuse. Or la fille est une maoïste de la G.P. et les copains sont, l'un portugais, et l'autre algérien; et quand on sait la privilégisation des travailleurs immigrés par les maoïstes, l'amour qu'ils ou elles leur portent, ça peut paraître surprenant, non ? Les copains, là, proposaient un rapport humain, direct, égal, ils ne demandaient pas de caviar de chez Fauchon, pas à apprendre à lire le français (ils savaient, tout de même), pas à comprendre qu'ils étaient exploités, non, un rapport tout simple, tout bête où les partenaires ont à donner et à recevoir. Ah ! Mais c'est que là, ils n'étaient plus les pauvres, les ignorants, les sous-consommateurs, les travailleurs, les immigrés pour tout dire, c'est, qu'ils ne considéraient pas la fille en tant que militante politique, étudiante ou prof, mais comme une femme et peut-être, même, comme un prolo dans la mesure où même l'acte de faire l'amour vous conserve dans votre état social dans la société du capital (et, eux, en savent quelque chose, même en négatif) Et, sortie de sa sphère politique, pensez comme elle était paumée, la pauvre; car ce n'était pas en tant que femme qu'elle refusait (ce qui aurait été normal) mais, visiblement en tant que militante : si ça avait été en service commandé, elle aurait pu se sacrifier pour la cause (ça s'est déjà fait), baiser politiquement (la politisation de la vie quotidienne, quoi !)

Quant à moi, je pouvais prétendre, à la limite, à plus de compréhension de sa part : mais oui, au cours du bref passage que j'ai eu dans cette histoire (jusque là je discutais avec d'autres copains, à l'autre bout de la salle) j'ai vu s'allumer quelque intérêt sexuel dans ses yeux jusque là (in)expressifs de son militantisme, car figurez-vous que cette brave fille a fini par me plaquer (à cause de quelques remarques critiques sur ce qu'elle disait) le rôle de militant anarchiste auprès du sous-prolétariat immigré !! Et entre bons militants au service de la même bonne cause, y'a toujours

un petit jeu de séduction, n'est-ce pas ? C'est le jeu de la séduction !

moyen de s'entendre s'pas ? Crève salope ! J'ai vite désenchanté son "rêve" d'unité idéologique (ton vagin pue l'idéologie !) Elle a pris son train et conservé son misérable rôle quotidien.

"Rencontre"tes pauvres, militante, tu pourras leur fourguer du caviar ou de l'alphabet, ces pseudos vols à la bourgeoisie, mais tu ne pourras jamais les rencontrer dans leurs désirs et dans les tiens ! Vos "rencontres" se situeront toujours dans tes intérêts d'intellectuelle en quête de nouveaux pouvoirs, intérêts colonisateurs de leurs désirs qui ne sont pas plus d'être secourus que d'être immigrés ou travailleurs.

Pour toute correspondance

ALAIN AJAX,

Paris SE 9, rue de Valence. 75

Prix du n° 3F. Abonnement pour 3 n° 8F

ALAIN AJAX ccp La SOURCE 33 353 15

Nous avons encore de disponible quelques
- Avant-Premier numéros "Négation":
La Révolte de la prison de Toul, La délinquance Sociale, et la justice gauchiste.

Directeur de publication A. AJAX.

imprimerie spéciale "La Violette".
1, rue des Fossés-St-Jacques, Paris V°

-ERRATA-

Page 2: 2ième paragraphe;lignes 8, 9 et 10. Il faut lire:"...Archinoir , lui-même, a été un des modestes reflets du mouvement social et théorique, (la'compréhension sensible" tendant à se'prolétariser", et le prolétariat tendant à se "comprendre"), et un reflet de l'annonce de....."

4ième paragraphe;ligne 21. Lire : "peut y avoir encore des théoriciens".

Page 9: Ligne 1. Lire : "...Le prolétariat est révolutionnaire en ce sens, ou il n'est rien..."

Page 10: 5ième paragraphe;ligne 26, 27, 28. Lire : "...vu le caractère inadéquat au développement du capital, en domination formelle, de la nouvelle classe dominante qu'est la bureaucratie, et..."

Page 15: Ligne 3 de la note x1 . Lire:"... de nombreuses conf^radictions visibles au sein même...."

Page 19: Lignes 5 et 6. Lire : "... en Mai 68 (principalement à Lyon), puis à Paris en 1971..."

Page 33 /: Ligne 3. Lire:"...c'est un lien qui les oppose..."